

Les contes d'Ennéad

Bertrand Loisan



Découvrir l'enneagramme
par l'imaginaire

Auteur : Bertrand Loisanse ©

<http://sophro-analyse.loisanse.eu>

à Nathalie, ma compagne,
à Léana, ma fille.

À toi, chère(r) amie(i) lectrice(eur).
Peut-être cherches-tu qui tu es ? Peut-être cherches-tu ton énnéatype ?

*Si c'est le cas, j'espère que ces contes t'apporteront des résonances qui t'aideront à trouver
une voie, la meilleure pour toi, c'est-à-dire la tienne ...*

*Sinon, j'espère que tu passeras simplement un bon moment à voyager dans ces
imaginaires ...*

Préambule

Peut-être as-tu ce livre en main sans connaître l'ennéagramme. Dans ce cas, tu as plusieurs possibilités. Celle que je te propose est de lire les contes, sans t'occuper de cet outil, juste pour les voyages imaginaires. Tu pourras, en suite, te reporter à la deuxième partie du livre, qui présente les principes généraux de l'ennéagramme et en décrit très brièvement chaque caractère.

Mais le grand principe de ce livre est de te laisser libre de trouver ton propre chemin. Alors, tu peux faire l'inverse si cela te convient mieux. Ton choix sera peut-être d'ailleurs un indicateur pour identifier ton énéatype !



Sans doute qu'en lisant ces contes, l'un d'entre eux résonnera de manière particulière en toi ? Peut-être pas ! Peut-être même que plusieurs d'entre eux auront un écho étonnant ?

Quoi qu'il en soit, la manière dont j'utilise l'ennéagramme et souhaite transmettre ses enseignements est respectueuse de chacune et de chacun, et surtout non invasive. Alors, si tu souhaites te lancer ou poursuivre ton chemin avec cet outil, souviens-toi de ceci :

- Seule(l) toi-même peut identifier l'énéatype qui te correspond. Si quelqu'un te dit que tu es de tel ou tel énéatype, il ne s'agit que de sa propre perception et non de ta réalité. C'est un travail personnel, une voie de recherche à parcourir, aussi bien à l'intérieur (introspection), qu'à l'extérieur, au travers de ton monde relationnel ! et peut-être aussi par la lecture de ces contes ? En tous cas, c'est un chemin d'intimité.
- Une fois que tu l'auras identifié, garde en mémoire qu'un énéatype n'est qu'un regroupement de plusieurs personnalités dont les caractéristiques sont proches. Il y a autant de caractères sur cette terre qu'il y a d'êtres humains y vivant ! Tu ne dois donc jamais te limiter aux seules indications de ton énéatype. Tu es bien plus que cette description très simplifiée, presque simpliste, de ta réalité, de tes vérités intérieures.
- En fonction du nombre de tes printemps, des expériences de vie que tu as traversées, et de la façon dont tu t'en es nourrie, ta personnalité a évolué. Ton énéatype sera peut-être plus facile à trouver, si tu lis ces contes avec tes yeux de jeune adulte. Comment voyais-tu le monde lorsque tu avais 20 ans ?

Pour conclure, si la carte n'est pas le territoire, se diriger en terre inconnue, sans chemin balisé, est incertain et difficile. Ne prends cependant pas cette carte comme seul repère. Ton intuition est une autre carte tout aussi fiable. Et n'oublie pas de sortir des chemins tracés, pour découvrir toutes tes parts, l'ensemble de tes propres ressources et richesses ...

C'est parfois en se perdant quelque part, que l'on trouve les plus beaux paysages ...

Avertissement

Les contes qui suivent sont le fruit de mon imagination au sortir de la formation « Énnéagramme Niveau 1 » dispensée par les écoles Gestalt+ (Rennes) et ILFG (Limoges).

L'énnéagramme ne m'était pas inconnu puisque faisant partie du contenu pédagogique de l'Institut Européen de Sophro-Analyse, dont je suis diplômé. J'avais donc déjà trouvé mon énnéatype par des voies d'introspections, nourries des apports théoriques de mes cours.

Ce qui a été fabuleux pour moi, dans cette nouvelle formation, a été le processus de transmission des enseignements. Alternance de théorie, d'ateliers psycho-corporels, de méditations. Les méthodes pédagogiques utilisées jouent sur l'ensemble de nos canaux de perceptions, (visuel, kinesthésique, auditif) permettant une compréhension et une intégration profonde, même et surtout dans les parties théoriques.

Et puis cette formation est faite de rencontres et d'échanges avec des personnes de mon type et d'autres types. Échanger avec des personnes de mon type m'a permis de m'apercevoir des différences entre chacun de nous, au sein du même type. Le piège de s'enfermer, de s'identifier à son type, m'est apparu très clairement. Échanger avec des personnes d'autres types a été également une exploration formidable. Découvrir l'autre autrement, l'écouter pour tenter d'approcher sa vision du monde, parfois proche de la mienne, parfois très éloignée, a été riche d'enseignements et d'humilité.

Là sont pour moi les deux grandes richesses que j'ai pu laisser germer en moi depuis cette formation : ne pas m'enfermer dans une « case », fût-elle un énnéatype, et me laisser guider sur d'autres territoires, avec curiosité et bienveillance.

C'est de ces germinations qu'est née en moi cette volonté de continuer à explorer tous les types, en m'y plongeant du mieux que je le pouvais. Je me suis donc lancé dans l'écriture d'un premier conte, m'immergeant dans son personnage pour tenter de l'habiter, puis d'un deuxième conte ... pour arriver à ce livre que tu tiens entre tes mains.

Seulement voilà, ces contes sont écrits par moi, moi faisant partie de la belle famille des énnéatypes 1. Ils le sont donc avec ma vision du monde, obtenue de la position du 1 sur le cercle, position d'où je l'observe depuis des décennies. Mes écrits sont donc forcément teintés de ma fixation, de mes distorsions cognitives, même si je m'applique à les dégrossir.

Je te remercie donc de garder ceci en mémoire durant ta lecture. Les personnages de ces contes ne sont pas la représentation fidèle et complète de l'énnéatype qu'ils représentent. Ils peuvent cependant t'apporter des résonances particulières, des éclairages inédits, apporter de l'eau à ton moulin intérieur ... C'est en tout cas dans cette intention que j'ai souhaité te les partager.

Alors, je te souhaite de bons moments de lecture et de beaux voyages imaginaires ...

Première partie

« Je ne vois qu'un moyen de savoir jusqu'où on peut aller.

C'est de se mettre en route et de marcher. »

H. Bergson

Le grand nord



Dessin de Marion Dichamp - Graphiste

« La vengeance déguisée en justice, c'est notre plus affreuse grimace ... »

François Mauriac

Je suis né dans le grand nord, en plein hiver, un de ces hivers rude et glacial, peut être le plus froid de la dernière décennie. La première chose que j'ai vu est le blanc, le blanc tout autour du moi, que seul venait perturber le bleu des yeux de ma mère, au milieu de sa fourrure immaculée. Ce regard, je ne l'ai jamais connu que dur, intransigeant, un regard sur lequel mes demandes de tendresses auraient glissées comme une goutte d'eau sur les lisses rochers, poncés par les vents et les pluies. Auraient glissées ? Oui, car je suis né avec une rage profonde, une colère sournoise accrochée aux tripes, et qui m'accompagne à chaque heure du jour et de la nuit.

Mes deux frères et mes deux sœurs de ma portée gigotaient à côté de moi, réclamant, eux, de l'attention, de l'affection, un peu de chaleur, dont cette grande louve semblait totalement dépourvue. Peut-être parce que notre géniteur, le mâle dominant de notre meute, était mort quelques semaines auparavant, pendant une ultime chasse, et que notre mère s'était éloignée de la meute pour mettre bas et nous garder en vie le plus longtemps possible. Dans le froid glacial de ce mois de janvier, nous étions un mets de choix pour les autres, qui commençaient à avoir faim.

Se battre, se battre, toujours se battre dans ce monde brutal, se battre contre le froid, la faim, gagner sa place contre le ventre chaud de ma mère, gagner sa place contre les autres louveteaux un peu plus âgés que nous, contre la fatigue lors de nos longues marches pour trouver ce gibier qui se cachait si bien, se battre encore et encore, ce qui ne cessait de nourrir la rage qui vivait en moi. La vie est une lutte, un combat permanent, tout ce qui nous entoure est source de dangers.

Notre fratrie est arrivée sur cette banquise au mauvais moment, à la mauvaise saison. Mes deux sœurs peinaient à suivre la cadence imposée par les adultes, mes frères restaient tétanisés devant les plus grands, comme transis d'effroi devant les crocs asserrés de nos aînés, sous les coups violents de pattes surgissant de nulle part, sans que l'on ne sache pourquoi, tétanisés devant les jeux agressifs des autres jeunes, auxquels nous ne pouvions échapper. Ma colère montait à chaque fois que je les voyais aussi peureux. Les cicatrices laissées par ces jeux barbares sont encore visibles sur nos fourrures, et souvent j'ai soigné et réconforté mes frères, sentant encore plus cette rage s'installer en moi, cette colère écarlate qui m'empêchait d'oublier l'odeur et le museau de ceux qui étaient les plus violents.

À peine ai-je pu avoir conscience de qui j'étais, de qui nous étions, à peine ai-je pu comprendre le monde qui m'entourait, que déjà j'avais faim de tout, mon corps, mes muscles se tendaient sous les mamelles de ma mère, que je tétais sans ménagement, mais je cherchais autre chose, j'avais soif de bien d'autres choses ... Je voulais tout connaître, explorer ce milieu hostile pour apprendre comment il fonctionnait, pour enfin m'en servir et non plus y être asservi. Mais à peine ai-je eu le temps de prendre conscience de tout cela, que ma jeune sœur disparaissait sous le joug de la fatigue.

C'était peu après minuit, peu avant notre huitième lune, nous marchions depuis des heures dans une neige épaisse. Je me souviens de ces points de lumière dans le ciel clair, et de la lune à moitié visible. Nous étions tous fatigués, marchant presque comme des automates. Ma sœur, exténuée, n'a pas senti la neige s'ouvrir sous ses pattes, juste le temps d'un regard apeuré vers moi, et elle disparaissait dans ce trou béant ouvert sous son poids. Je

n'ai eu le temps de rien, pas même d'esquisser la moindre réaction. Je me précipitais quand même au bord de cette bouche béante, mais c'était trop tard, je ne voyais que du noir. Je l'ai entendu japper un moment, plusieurs mètres plus bas, sous l'effet de la douleur et de la peur, puis ses jappements se sont fait de plus en plus faibles, de plus en plus faibles malgré mes appels, mes cris et mes encouragements ... et puis ... plus rien. Un silence de plomb, un silence pesant qui s'est installé pendant une durée que je ne saurai définir, une éternité. Mes yeux étaient brouillés de tristesse, d'incompréhension, et de colère bien sûr. Mon cœur était transpercé par une lame au tranchant émoussé, et déjà je ressentais le manque de sa présence, de son odeur. Je ne pourrais plus trouver auprès d'elle le réconfort dont j'avais parfois besoin, et seul son regard incrédule, au moment de sa chute, hanterait ma mémoire. Je n'ai pas su la protéger ! Et toujours ce silence pesant qui semblait recouvrir toute la banquise, et qui s'étirait à l'infini. J'étais toujours tétanisé quand le coup de museau de ma mère est venu me ramener à la réalité. Je me tournais vers elle et rencontrais son regard toujours aussi lointain et vide d'amour, de compassion, aussi vide et glacial que cette crevasse qui avait englouti ma sœur. La meute s'était remise en route sans broncher, sans se retourner, comme si c'était normal et sans importance. Alors j'ai repris la marche d'un pas chancelant, me retournant plusieurs fois en espérant voir la petite tête de ma sœur sortir enfin de ce gouffre de tristesse ... mais rien.

Depuis ce jour-là, j'ai senti mon cœur se fermer, se dessécher encore plus, comme l'était depuis toujours celui de ma mère. J'ai senti mon corps se raidir au fil des jours et des nuits, mes muscles, mes tendons se tendre et se durcir, gonfler de rancœur contre ce monde, cette meute insensible, ces jeux aussi violents que stupides, et contre tous ceux qui s'y adonnaient sans sembler se poser de question. Depuis ce jour-là, j'ai senti comme une cuirasse se former autour de moi, à l'intérieur de laquelle seul le vide de la crevasse résonnait. Depuis ce jour-là, j'ai décidé d'être fort et de ne rien oublier. Plus cette armure s'épaississait, moins je ressentais le froid ni le vide intérieur, et plus mes facultés physiques et ma vigilance augmentaient. Je voulais être fort, le plus fort, pour protéger ma grande sœur et mes frères qui étaient de plus en plus rassurés de me voir prendre ce chemin, être le plus fort pour ne plus subir les coups, les morsures ni des autres ni du froid, pour avoir les meilleurs morceaux de gibier, et surtout, autant que mon appétit me le réclamait. Pour ne plus sentir, je me suis mis à agir, toujours à parcourir la banquise et ses forêts, presque comme un loup solitaire. Je dormais quand mon corps en avait besoin, je mangeais lorsque j'avais faim, je chassais quand c'était mon heure. Toute ma vie à ce moment-là était tournée vers moi, vers mes besoins. Tout en moi était tendu vers cette ivresse de me sentir de plus en plus puissant, presque invincible, et tendu aussi contre les autres et ce monde.

Mon flair et ma vigilance se décuplaient au point que, les coups de pattes que je ne voyais pas venir auparavant, ne me surprenaient plus. Au contraire, je les laissais se déployer avec une malice froide et invisible, sans broncher, pour mieux les contrer et prendre le dessus sur l'assaillant, laissant libre cours à ma rage. Je perdais de moins en moins de bagarres, les coups de crocs, c'est moi qui les distribuais à ceux qui m'en avaient donné, ou en avaient donné à mes frères ou à ma sœur. Mon corps se musclait sous l'effet de ces entraînements, au point que je devenais l'un des mâles les plus grands et les plus craints de la meute. Mes frères et ma sœur n'ont plus eu à avoir peur, ni des autres, ni de la faim, même si la majeure partie du temps, je restais seul et faisais mes affaires comme je l'entendais. Ma réputation était faite et suffisait, dans la majeure partie du temps, à les protéger. Seule ma

mère restait de marbre dans sa vieillesse galopante, droite et froide comme la pierre, intransigeante et sèche de cœur, ne cédant jamais rien à nos demandes. Je ne la blâme plus aujourd'hui, elle a fait ce qu'elle a pu, nous sommes tous comme cela.

Aujourd'hui encore je m'entraîne physiquement pour maintenir ma force. Je suis devenu le mâle dominant de la meute qui m'a vu naître. Je règne en maître et sans partage, c'est la seule attitude à avoir pour vivre du mieux qu'on peut. Ô bien sur, cela ne plaît pas à tout le monde ! Surtout à ceux qui nous ont dominés lorsque nous étions petits. Mais je n'ai rien oublié, et ils ont dû se soumettre ou partir. La profondeur de la rage dont j'ai fait preuve en tuant le mal dominant pour prendre sa place a surpris tout le monde, et moi en premier. Cette colère écarlate, trop longtemps retenue, a explosé et n'a laissé d'espace à aucun autre choix pour tous : se soumettre à mon autorité, ou partir.

Tuer, dans ce combat sanguinaire, le mâle dominant, n'a pas été un plaisir pour moi. Il était devenu vieux, et c'était une nécessité pour la meute que de changer de chef. Ce ne fut pas un plaisir, mais je me souvenais de cette nuit de mi-lune où il ne s'est même pas arrêté lorsque la neige a englouti ma sœur. Ce n'était que justice qu'il meurt à son tour, sous mes crocs, et que je prenne sa place.

Ma mère est morte quelques jours plus tard, toujours dans cette raideur de cœur. C'est comme si elle attendait ce moment, avant de mourir, de voir l'un de ses fils prendre les commandes de la meute, et remplacer ce père que je n'ai jamais connu. À moins que ce ne soit pour ne jamais avoir à se soumettre à l'une de ses progénitures ? Car même là, elle n'a pas cédé un pouce d'élan maternel vers moi, comme si rien ne pouvait avoir de pouvoir sur elle, aucune prise ...

Je suis le grand loup blanc de cette meute, ma femme m'a donné plusieurs portées, des fils et des filles que j'ai toujours protégés. Tu vois mon petit, je suis ton grand-père, je te protège aussi, et peut être qu'un jour, c'est toi qui me remplaceras. Il faudra que tu sois fort, encore plus fort que moi ! C'est la puissance et le courage qui sont importants dans la vie d'un loup. Il faudra que tu sois fort et que tu sois juste !

Mais laisse-moi te dire une chose, j'ai découvert une force encore plus grande, c'est celle de contempler ce qui nous entoure, en se posant un instant. Arrêter de courir, d'être par monts et par vaux, arrêter de juger constamment ce qui se passe, arrêter de croire que tout est mauvais, et que seul toi peut savoir ce qui est juste. Si tu le fais, tu verras que les couleurs changent tous les jours, que le blanc de la neige change de nuance à chaque instant, et continue quand même à nous camoufler quand nous partons à la chasse. Tu verras que de rester juste là, allongé, à regarder les petits jouer ensemble, est un immense plaisir. Dans ces moments-là, j'ai comme l'impression d'avoir des sensations dans mon ventre, des sensations que je crois avoir ressenties quand j'avais ton âge, avant cette mi-lune meurtrière, une sensation ... comment dire ? ... d'insouciance.

Tu vois, j'ai toujours su prendre des décisions et rendre la justice sans sourciller, toujours à courir les bois et la banquise pour protéger notre meute, et asseoir sa suprématie sur ce territoire qui est maintenant le nôtre. Et dans ces moments-là, où je prends le temps de m'asseoir, de regarder simplement ce qui m'entoure et ce qui s'y passe, sans poser de jugement, tu sais, ce genre de moments qui arrête le temps, il y a comme une innocence qui

s'installe en moi, une innocence que j'ai toujours eu du mal à percevoir, celle d'un enfant qui n'a qu'à être un enfant, avec toute la pureté et la spontanéité qui l'anime. Alors, je parviens à voir un monde plus beau, plus clair, plus doux, avec des couleurs aux nuances extraordinaires, et non plus un monde en noir et blanc, un monde aux mille dangers.

Oui ... il y a comme une innocence à l'intérieur, qui renaît, qui parvient à sortir de ce gouffre noir, innocence qui pourrait avoir la même bouille espiègle que celle de ma petite sœur.

Cynodrome



Dessin de Marion Dichamp - Graphiste

« Le perfectionnisme, la marque des grands.

Le perfectionnisme, la douleur des grands.

Car la perfection, personne ne peut l'atteindre. »

Pierre Bruneau

Une course de plus ... Encore une course ... une dernière ...

Le vieux lévrier se réveille en sursaut avec ce vœu dans le cœur et dans les tripes : « encore une course, encore une ». Toute sa vie durant, il a couru en compétition, jusque sur les cynodromes les plus prestigieux, constamment à la recherche de vitesse, de cette émotion grisante de voir le sol défiler de plus en plus vite sous ses pattes, de ces sensations fabuleuses de sentir son corps en mouvement, muscles et tendons bandés comme un arc, sentir l'intégralité de son corps se mouvoir dans une espèce de perfection synchronisée, et l'arracher de la pesanteur en la transmutant en vitesse. Comme passer de la verticale à l'horizontal en quelque sorte.

« Mes souvenirs sont encore clairs, limpides malgré mon âge avancé. Je pourrais presque, en effet, sentir dans mon corps les contractions de chacun de mes muscles, les vibrations dans chacune de mes articulations, les ondulations de ma colonne vertébrale, je pourrais presque revivre cette harmonie corporelle, juste en fermant les yeux. Oui, mon corps en garde la mémoire, traces délicieuses et indélébiles malgré mon arthrose, malgré les multiples déchirures musculaires qui se rappellent à moi à chaque changement de temps, malgré ma vue qui a baissée au point de me plonger dans une semi-obscurité permanente. Ô, je reste fringant d'apparence, longiligne et musclé, comme un lévrier quoi ! On a peine à croire mon âge en me voyant ; en tous cas, c'est ce qu'on me dit.

Il faut dire que j'ai toujours fait attention à mon alimentation et mon hygiène de vie. Repas équilibrés et sans excès, juste ce qu'il faut pour entretenir ma masse musculaire et canaliser ma masse grasseuse. Entraînements journaliers, même en vacances. Toujours consciencieux dans les phases de préparation physique. Fils et petit fils de grands champions, j'ai été à bonne école ! Ma mère a même été la première femme à remporter le championnat de France féminin, l'année de sa création. Je me suis toujours accroché à ces modèles, ai toujours tenu le rôle d'aîné de la fratrie, porteur des valeurs de la lignée, servant de modèle, à mon tour, à mes frères et sœurs. Toujours attentionné, disponible, je me faisais un honneur et un devoir d'être là pour les autres quand il le fallait. Oui, tous pouvaient compter sur moi en cas de doutes, de passages à vide, en cas de problèmes. Bien sûr, on me disait souvent que j'étais soupe au lait de temps en temps, surtout quand j'étais jeune, mais personne ne m'en voulait vraiment. »

Non, personne ne lui en voulait vraiment. Pour sa plus jeune sœur, au contraire, la rebelle de la famille, c'est dans ces moments qu'elle le voyait abordable, presque humain, si je puis dire. Le reste du temps, il paraissait tellement froid, distant dans la splendeur de son rôle, presque hautain, parfois, tellement il poussait le contrôle dans les moindres détails, en regardant ce que faisaient les autres avec un œil critique et sévère. Dans ces moments de crise, elle percevait en lui quelque chose de sensible, de presque fragile, à l'opposé de ce qu'il dégageait en temps habituel. Elle n'avait qu'une envie, se rapprocher de lui pour le réconforter, pour lui dire que cette sensibilité, qu'elle ressentait en lui, la bouleversait, tellement elle faisait contraste avec la force et la puissance qu'il dégageait, cette sorte d'idéal canin, que seul lui semblait pouvoir incarner. Elle l'aimait dans ces moments-là, percevant que sa colère, toujours allumée par un autre qui ne faisait pas comme il fallait, était aussitôt et irrémédiablement tournée contre lui-même. Comme s'il s'en voulait de ne pas avoir su mieux expliquer, mieux préparer, ou comme s'il regrettait de n'avoir pas su anticiper, et que finalement, ce n'était pas de la faute de l'autre, mais de la sienne. Ses

colères pouvaient être légèrement orangées, mais la plupart du temps, elles étaient écarlates et soudaines, un peu comme ces boîtes qui s'ouvrent, à chaque course, dans un fracas énorme, sur la ligne de départ. Et elles ne duraient pas, presque passées aussi vite qu'elles explosaient. Mais après chacune d'elle, elle voyait son frère comme absent, durant quelque temps, comme si quelque chose s'était éteint en lui.

Elle lui demandera plus tard ce qui le mettait dans cet état presque dépressif. Il lui avouera ne jamais avoir aimé se mettre en colère, car pour lui, la colère ne résout rien : « à chaque fois que je me mets en colère, c'est plus fort que moi, je m'en veux infiniment ! c'est un peu comme si je me reniais, et que finalement, je finissais par ne plus croire en moi ».

« Oui, je me souviens me haïr après ces moments de colère. Ça ne se fait pas, et en plus, ça ne me ressemble pas. J'étais comme une cocotte minute qui avait besoin de libérer la pression, et après, je me sentais coupable de ce non contrôle de mes émotions. Je n'ai jamais vu mes parents se mettre dans un tel état, et lorsque ça m'arrivait, ils me regardaient avec un air surpris, et surtout réprobateur. J'étais, c'est vrai, le fils aîné, et me devais d'être un exemple pour mes frères et sœurs. Si je me reposais sur mes lauriers, comment ces derniers auraient-ils pu voir le chemin qu'ils devaient emprunter ?

Je crois avoir vécu dans cette énergie presque toute ma vie de jeune adulte, me battant contre une colère fluctuante qui, lorsqu'elle disparaissait, laissait irrémédiablement derrière elle une sensation d'irritation perpétuelle, une sensation de pas propre, de pas net. Je n'étais jamais content de moi, même sur la première marche du podium, et j'y ai été souvent. Je ressentais toujours quelque chose d'inachevé, d'incomplet. Puis, j'ai vite appris à me servir de cette colère pour aller plus vite, aller plus loin, avec une rigueur grandissante. Et c'est peut être pour cela que je faisais partie des meilleurs. Je recherchais la perfection du geste, la beauté du mouvement, autant que son efficacité. Mais je n'ai jamais vraiment aimé être sous le feu des projecteurs. J'ai jamais trouvé que je le méritais vraiment, en tout cas, pas plus qu'un autre ...

Puis, j'ai travaillé encore plus, surtout au milieu de ma carrière sportive, à développer ma souplesse corporelle. Et maintenant que j'y pense, au fur et à mesure de ce travail, je me sentais de moins en moins rigide de caractère. Toujours aussi rigoureux, mais moins rigide. La souplesse est aussi importante pour l'efficacité musculaire que pour le caractère, n'est-ce pas ? Oui, je crois que j'ai commencé à m'adoucir dans mes rapports aux autres, et à moi-même par la même occasion, avec ce travail du corps. Comme quoi, rigueur n'est pas forcément synonyme de rigidité ... Ça me rappelle, d'ailleurs, un bouquin que j'ai lu quand j'étais ado. Quel est le titre déjà ? À oui, « Le guerrier pacifique » ... de ... de Dan Millman il me semble. Je ne l'ai pas forcément compris à l'époque. Il est peut être temps que je le relise ...

Enfin, tout cela pour dire que je crois avoir mené ma vie comme il le fallait, comme je le devais. Quand je vois les jeunes d'aujourd'hui se rebeller pour un oui ou pour un non, contre tout et n'importe quoi, je ne comprends pas ! J'ai toujours été loyal envers ma famille, ma lignée. Mes parents et mes aïeux ont toujours été, pour moi, sources d'inspirations, de vrais modèles. J'ai eu une éducation peut être un peu trop rigide, mais sans elle, je ne serais pas devenu ce que je suis aujourd'hui, un grand champion. Il paraît qu'on parle toujours de moi

sur les cynodromes, que certains de mes records ne sont toujours pas tombés. Mes parents seraient certainement fiers de moi s'ils étaient toujours en vie.

Je me suis longtemps demandé ce que le monde allait devenir si ces jeunes ne cherchent pas de modèles, s'ils font passer leurs plaisirs avant leurs devoirs, s'ils ne cherchent plus à marcher dans les traces de leurs aînés. Bien sûr, courir après des lièvres que l'on attrape jamais, est sans doute une vie moins drôle et dilettante que la leur. Parce qu'au final, avant que ces courses n'existent, le grand créateur nous a bien doté, nous, les lévriers, de ces capacités physiques à la course, pour attraper le lièvre et s'en nourrir ! Sauf que là, impossible de les attraper !

A y repenser, je n'ai jamais couru après la gloire, les coupes et les médailles. Ce n'étaient que des conséquences de ma quête. Mon lièvre à moi a toujours été comme une étoile inatteignable, qui m'a beaucoup plus précipité dans des moments de doutes et de remises en cause, parfois de flagellations intérieures, qu'à participer à mon épanouissement. Dans ce passé qui est le mien, à bien m'y réfléchir, je n'ai jamais vraiment pris le temps de profiter des fruits de mes efforts, de mon abnégation. J'avais toujours quelque chose à me reprocher, à améliorer, ou tout simplement, n'avais pas le temps de m'y arrêter. Au final, c'est un peu triste ! Ma vie a longtemps ressemblé à un tube digestif dysfonctionnel. Car on ne se nourrit pas de ce que l'on mange, mais de ce que l'on digère. C'est comme si je n'avais jamais digéré mes réussites, ou alors que très partiellement !

Quand j'ai pris ma retraite, un peu forcée au regard de mes blessures, je me suis effondré. Le lièvre courrait toujours, et je n'y étais plus, je ne faisais plus partie de la course, plus aucune chance de l'attraper. Mon monde s'écroulait. Ce monde dans lequel je me sentais si bien, en sécurité, à ma place, à une place qui m'était chère, qui me permettait d'exister. J'ai plongé dans une espèce de torpeur. Comment pouvais-je faire pour continuer à être qui j'étais, si je ne pouvais plus courir ? J'ai toujours été dans l'action, et là, l'action me quittait. Même les rituels, qui m'étaient si importants depuis tant d'années, perdaient de leur sens. À quoi bon travailler ma souplesse tous les matins, pendant une heure, avant le petit déjeuner ? À quoi bon préparer ce premier repas de la journée en restant attentif aux proportions, à l'équilibre alimentaire ? Même mon collier fétiche, que j'ai porté lors de toutes les grandes courses, n'était plus décroché de ce clou sur lequel je le remettais religieusement après chaque podium.

Mais, ma petite sœur me regardait toujours avec la même tendresse, le même amour fraternel, malgré mon désespoir grandissant, et mon sentiment d'inutilité et d'impuissance. Nous avons passé de longues soirées à échanger sur sa vie, sur la mienne. Elle m'a petit à petit appris à lâcher prise, à arrêter de vouloir faire, de vouloir courir, en adoucissant ma peur de ce vide qui était caché derrière ma frénésie. En partageant nos souvenirs d'enfance, j'ai compris que courir après mon lièvre n'avait comme seul but que de m'assurer l'amour de mes parents, de ma mère en premier lieu. Que plus il courrait vite, plus je courrais derrière, mu par une colère profonde de ne pas être aimé pour qui j'étais vraiment. Elle m'a montré que cette course m'évitait de me poser certaines questions : « qui suis-je ? », « de quoi ai-je besoin ? », « de quoi ai-je envie ? », et, qu'au fil des ans, elle avait creusé ce vide que je ressentais si profondément.

Aujourd'hui, cela m'amuse d'observer qu'entre lièvre et lévrier, il n'y a qu'un 'i' mal placé, et

un 'r' en plus ou de trop. Le 'r' de responsabilité peut être ? trop peu responsable de mes propres besoins, et trop responsable des autres et du monde ? Ou le 'r' de ressentir ? ressentir mes émotions, mes pulsions que j'ai fuies tant de fois, de tant de manières différentes ! Oui, peut-être que, réfléchir à ce 'r', me permet aujourd'hui d'être plus serein. D'ailleurs, si dans lévrier, j'enlève le 'r' de lièvre, ça me donne un bon levier de progression ... En tout cas, cette différence de deux lettres m'a vraiment empêché toute ma vie de trouver ma propre image dans cette quête. L'effet miroir était biaisé d'avance, courir après un lièvre en cherchant quel lévrier j'étais, quelle perte d'énergie !

Aujourd'hui, je suis fier d'être droit et travailleur. Je parviens à me sentir en sécurité dans ce lâcher prise. Je rêve toujours d'un monde meilleur, mais j'apprends avec patience à reconnaître ce sur quoi je peux agir, et ce sur quoi je n'ai pas de prise, à apprendre à accepter ce qui est. Apprendre à me sentir parfait dans mes imperfections fut un long chemin pour moi. Et puis, sous l'impulsion de ma sœur, je me suis remis en marche, et je soutiens des jeunes qui veulent se lancer dans la compétition. Et là encore, la patience m'aide beaucoup dans la transmission de ce que j'ai appris. Elle m'aide à ne pas leur imposer ce qui était bon pour moi, mais à les accompagner à ce qu'ils trouvent eux-mêmes leur rythme, leurs méthodes, et tout cela, enrichi de mes expériences. Et finalement, ces jeunes m'aident à trouver qui je suis vraiment. Ils me permettent, en quelque sorte, de me trouver, de repasser de l'horizontal à la verticale.

Un terrier confortable



« Il y a un silence du corps et de l'âme. C'est la condition du bien-être. Aussi est-il nécessaire que les besoins de l'âme et du corps soient satisfaits. » (et donc reconnus)

Maurice Toesca

La clairière est baignée d'une lumière pâle en ce matin d'avril. Le soleil, pas encore très haut, étend ses rayons qui ne font qu'effleurer la frondaison des chênes de l'ouest, en contrebas, ceux qui plongent leurs racines directement dans le ruisseau qui y serpente depuis la nuit des temps. Un vieil hibou regagne sa branche, se colle au tronc pour y passer le jour, là où la ramure du seul châtaignier de la région est la plus épaisse, la plus dense. La rosée matinale perle sur les herbes fraîches et sur les fleurs champêtres encore endormies. Les hirondelles et les martinets sont revenus, il y a quelques jours, et leurs chants résonnent déjà, réveillent délicieusement les dormeurs d'une bonne nuit de sommeil, et bercent ceux qui s'endorment après leurs labeurs nocturnes. Guss est assis devant son terrier, et profite de ce lever du jour au côté de son ami Émile.

« C'est sans doute le moment de la journée que je préfère – dit Guss – En observant le petit matin, je surveille, avec un peu d'appréhension, je dois l'avouer, l'effervescence qui règne à ces heures sans nom, où tout se mélange, où une partie de la vie s'endort, alors que l'autre s'éveille. J'épie les moindres changements à la logique des choses pour m'assurer que tout va bien, que la journée s'annonce belle et joyeuse. J'aime en général que tout coule tranquillement, que ce nouveau jour promette d'être sans heurt ni problème. On est comme ça, nous, les blaireaux, on aime que tout se passe bien pour tout le monde.

Cela fait partie de notre légende familiale, nous avons acquis la réputation d'être extrêmement conviviaux, mais aussi de fuir les problèmes. Tiens, je vais te raconter une anecdote. Il y a trois mois, en plein hiver, une siamoise errante est arrivée dans la clairière, toute mouillée par la neige fine qui virevoltait ce jour-là. Elle était affamée depuis des jours, on le voyait rien qu'à sa mine. Ne sachant où aller ni où dormir, exténuée par plusieurs semaines d'errance, elle s'installa, sans plus de cérémonie, dans notre terrier. Nombre des habitants de la clairière aurait hurlé de voir sa maisonnée ainsi envahie par promeneuse autant mal odorante, remuant ciel et terre pour que la vagabonde retourne à son vagabondage, et surtout très loin de son nid et de son nez. Non que nous étions ravis de cette intrusion imprévue, mais aller lui dire de choisir un autre endroit pour s'abriter était inconcevable ! par un temps pareil, tu penses bien ! et puis, notre terrier est immense, et elle avait choisi une pièce inoccupée depuis des années ! Alors, nous l'avons laissée s'installer, et avons fait comme si de rien n'était.

Nous avons préparé notre repas, en famille, comme d'habitude. Les petits couraient partout en s'amusant. Alors que tout le monde passait à table, notre intruse est arrivée, certainement par l'odeur alléchée, et a fait irruption dans notre cuisine. Elle avait tellement l'air affamée, et notre table était tellement bien garnie, que, de bonne grâce, nous lui avons fait une place. Nous lui avons servi une assiette, dont elle s'est goinfrée de suite pour vite en reprendre une autre. Un peu estomaqués tout de même, nous avons tâché de faire un minimum la conversation. Nous n'avons jamais aimé le silence, et notre hôte d'infortune, toute occupée à remplir son gosier, était bien silencieuse, mis à part le vacarme de ses mandibules.

Et puis, une fois rassasiée, notre chatte prit la parole et nous raconta ses périples aux multiples rebondissements. Elle nous narra, par exemple que, bien plus au nord de notre coin de verdure, elle avait échappée de justesse à un grand loup blanc, dans les forêts froides qui bordent la banquise. « Ce loup paraissait sanguinaire – dit elle – heureusement, il

était encore jeune et sot. Mais, sa carrure déjà robuste, ses deux yeux bleus clairs se détachant de sa fourrure blanche neige, et son regard autant haineux qu'affamé, ont bien failli me tétaniser sur place. Pour ma part, j'avais mangé deux jours auparavant, et j'étais en pleine possession de mes moyens. Je l'ai entendu juste avant qu'il ne me saute dessus, et ai pu esquiver de justesse son assaut. Le pauvre, pour mon plus grand salut, était encore pataud. Il s'est enfoncé le museau dans la neige, se le coinçant sous une racine et, avant qu'il ne puisse se défaire de ce piège, j'ai pu fuir et me mettre à l'abri ! »

La chatte était intarissable ce soir-là, racontant encore moult histoires à dormir debout. Et nous, pour ne pas indisposer notre hôte, nous écoutions ses récits avec un mélange de gourmandise – nous sommes avides de ce genre d'histoires – et de lassitude. Les petits s'étaient endormi sur place depuis longtemps, les uns contre les autres, quand elle prit congé pour aller se coucher. Au final, malgré l'heure tardive, la soirée fut agréable, il n'y avait finalement pas de raison de se fâcher. En plus, pour l'occasion, nous avons sorti le calva et le cognac, un vrai plaisir, même si le lendemain fut un peu difficile pour certains ! »

Émile, la musaraigne, était assis à côté de Guss. Il l'écoutait en profitant du paysage et des couleurs changeantes de ce matin printanier. La clairière était devenue calme. Émile aimait ces moments d'échange avec son ami le blaireau, qu'il apprenait à découvrir un peu plus à chaque rencontre.

« Moi je vous aime bien, toi et ta famille – dit Émile – vous êtes toujours avenants, avez un humour subtil, et j'aime votre compagnie. Je ne m'ennuie jamais avec vous. C'est drôle, parce que je ne vous ai jamais vu en colère, je crois même ne jamais vous avoir sentis en colère, et pourtant, vous flairez les problèmes bien avant qu'ils n'arrivent, et moi, j'ai le nez pour ressentir l'état émotionnel des autres. Ça m'a sauvé la vie plus d'une fois ! »



Deux fois par an, à chaque solstice, tous les habitants de la clairière font une grande fête à la tombée de la nuit, au moment où les dormeurs du jour s'éveillent et avant que ceux qui achèvent leur journée ne se couchent. La fête est attendue par tout le monde, et chacun fait l'effort d'y participer le plus longtemps possible. C'est Socrate, le vieil hibou, qui en a été l'instigateur. Cette idée a plu tout de suite aux blaireaux ! Depuis la première fête, il y a plusieurs années, ils sont le ciment qui permet à tous d'en profiter, allant à la rencontre de chacun, discutant volontiers de choses et d'autres avec tous. Ils amènent leur bonne humeur, leur humour, ils semblent être dans leur élément, et partagent leur jovialité avec un plaisir non feint. Ils arrivent les premiers, d'ailleurs, parés de leurs plus beaux atours, des bijoux un peu bling-bling, le poil bien brossé et luisant. Puis, tout le monde arrive, au fur et à mesure, avec son baluchon de victuailles à partager. Même les abeilles apportent leur alcool de miel. Sans la famille des blaireaux, la fête ne serait pas aussi belle, mais dès qu'il s'agit de régler un différend, entre plusieurs invités par exemple, là, il n'y a plus personne. Heureusement que Socrate veille et se plie de bonne grâce à jouer les médiateurs. Son grand âge et sa sagesse sont respectés dans toute la forêt.

Émile apprécie particulièrement Socrate. Il ne cesse d'apprendre à son contact. Comme les blaireaux, tout conviviaux qu'ils soient, ne parlent jamais d'eux, et que même Guss, le plus ouvert de tous, n'en dit guère d'avantage, Émile a confié au vieil hibou qu'il ne les comprenait pas toujours. Il ne comprend surtout pas le fait qu'ils aient accueilli de la sorte la

chatte errante. Lui n'aurait jamais toléré qu'une intruse squatte son trou, surtout un chatte affamée, vous imaginez bien, pour une musaraigne ...

Socrate lui partagea donc ce qu'il percevait de cette famille pas ordinaire. Oui, ils fuient les conflits, ça, beaucoup le voient, mais pas que. Dans leur recherche perpétuelle de la convivialité, de la joie, ils se forgent une carapace qui les isole autant qu'elle les anesthésie. Ce faisant, ils finissent par ne plus ressentir, par faire fi de leur monde intérieur. C'est difficile, pour eux, de se poser des questions existentielles, car elles leur imposeraient de devenir sensible à ce qui vibre en eux.

Devant la bouille interrogative d'Émile, Socrate illustra ses propos par une rencontre qu'il eut avec Blaise, le père de Guss. Avec leur grand âge, qu'ils partagent tous deux, ils sont venus un jour à parler de leur finitude. Socrate fut surpris que, dans cette conversation, Blaise lui dise qu'il préférerait mille fois se laisser mourir que d'être assassiné.

À ces mots, Émile s'était raidi d'incompréhension.

« J'étais stupéfait, sidéré ! Comment peut-on préférer se laisser mourir que de se battre pour sa vie ? Éviter le conflit, oui ... mais tout de même ! Et puis, à y repenser quelques semaines plus tard, j'imaginai très bien le vieux Blaise tenir de tel propos. C'est le plus attaché de sa famille à la tranquillité de la clairière, et le moins prompt à s'approcher d'une querelle, surtout si elle s'entend de loin.

L'oubli de soi, oui, je comprends le principe, mais jusqu'où peut aller ce renoncement ? Je me souviens d'une période où le vieux Blaise buvait un peu trop. Enfin, 'un peu trop' est un doux euphémisme ! C'était quelques années avant la création des fêtes solsticiales, qui d'ailleurs ont complètement apaisé la vie de la clairière. Certains jours, lorsque les tensions étaient trop palpables, Blaise s'enivrait jusqu'à plus soif ! Son fils venait très discrètement le chercher pour le ramener chez eux, évitant les regards des autres, semblant ne pas entendre leurs commentaires, comme s'il ignorait chacun de ceux qui étaient présents. Il repartait avec le vieux sous le bras, aussi vite qu'il était venu, et jamais, ils ne reparlaient de l'incident, même à ceux qui y étaient. Et pour Blaise, s'il n'y avait que l'alcool ! Je me souviens qu'à cette période, il n'arrêtait pas de manger. Toujours quelque chose dans la bouche, au point qu'en quelques semaines, il devait passer de la ceinture aux bretelles pour tenir son pantalon ! Ce devait être, pour lui, le moyen de s'insensibiliser !?

Le pauvre, à repenser à cette période, ça me rend triste de m'apercevoir que le hibou a sans doute raison. Plonger comme cela dans des voracités malsaines, juste pour oublier que la vie n'est pas un long fleuve tranquille, c'est vraiment triste. »



À la fête solsticielle du mois de juin suivant, Émile et Guss passèrent un moment tous les deux, histoire de nourrir leur amitié naissante. Comme à son habitude, Guss était plein d'humour, d'attention, et égayait ce moment de sa prestance et de son sourire.

— Dis-moi, Guss, votre invité la chatte errante a repris sa route j'ai entendu dire ?

— Oui, il y a 5 jours, elle nous a fait ses adieux pour continuer vers le sud. Elle en avait assez des températures glaciales du grand nord. Elle nous a remercié de notre hospitalité,

et nous a promis de venir nous saluer si elle venait à repasser dans le coin. Du coup, le terrier est bien calme depuis.

— Je me doute, trois mois avec une inconnue qui s'incruste chez soi, ça n'a pas dû être facile à vivre !

— Ô, s'incruster, s'incruster, le terme est un peu excessif. C'est vrai que nous ne l'avions pas invitée, mais notre terrier est grand. Et puis, c'est une question de tolérance et de charité familiale !

— Pour ta famille, oui, mais toi Guss, tu en penses quoi ? Y a des traditions familiales qui sont un peu lourdes à porter non ?

— Je ne trouve pas, personnellement, mais pourquoi cette question ?

Émile senti le ton de Guss légèrement sur la défensive ...

— Ô, excuses moi Guss, je ne voulais pas te brusquer ! C'est que je te sens, comment dire ? ... un peu différent des autres membres de ta famille. Tu sais être plus présent aux autres quand l'ambiance est un peu tendue. Tu observes moins et tu agis plus. J'ai même remarqué que tu donnais ton avis lors de l'organisation de nos fêtes, alors qu'aucun autre blaireau ne le fait d'habitude. Je ne juge personne tu sais, je ne voudrais pas que tu te vexes ou interprètes mal mes propos !

— Ah, tu as remarqué tout cela ? Ne t'inquiète pas, je le prends plutôt comme un compliment. C'est vrai que pour moi, ma famille est importante. Je ne sais comment je pourrais vivre sans elle, sans eux. En même temps, tu as raison, j'y suis quand même moins attaché que les autres. Aujourd'hui, j'ai parfois l'impression de m'y être caché trop longtemps. J'ai parfois la sensation de presque m'y être noyé, et pourtant, je les aime tous énormément. C'est pas facile pour moi, un autre blaireau ne pourrait jamais te tenir ce genre de propos.

— Comment se fait il que tu sois différent comme ça alors ?

— J'ai encore du mal à parler de cela, mais tu sais, il n'y a que moi dans la famille a m'être porté à l'aide de mon père. Tu te souviens comment il était à une certaine période, avec son problème d'alcool ? À ce moment-là, il était carrément ignoré par la famille, et même par moi au début. On ne va pas comme ça à l'encontre des siens. Beaucoup faisaient comme s'il n'existait plus. Mais je gardais de temps en temps un œil ouvert, malgré moi, sur cette situation. Sans savoir pourquoi, je parvenais de moins en moins à fermer les yeux comme les autres. Et un jour, je n'ai pu me résoudre à continuer de la sorte, à faire comme si de rien n'était.

— Ça a du être terrible pour toi ! T'as dû te sentir bien seul

— Seul oui, et surtout, pour la première fois de ma vie, je vivais une situation qui me faisait mal à l'intérieur. Je n'avais jamais senti cela avant. Tout allait bien, les jours défilaient avec bonheur et insouciance ... Mais aller chercher mon père, en plein milieu de la clairière, dans un état lamentable et devant tous ceux qui étaient là, le regard réprobateur, et la langue sifflante, c'était un vrai calvaire – Cela faisait un moment que je me posais plein de questions, sur moi, la famille, la vie. Mais là, c'était vraiment différent, ce n'était plus des idées, mais des bouleversements jusque dans le corps ; Comme si je découvrais, à mes

dépens, que quelque chose de vivant était là, en moi, dans mon ventre, au niveau de mon cœur, et partout ailleurs. C'était très bizarre et inconfortable, et je ne pouvais plus le fuir !

— Et comment ça se passe pour toi maintenant ?

— Je continue à prendre conscience de tout un tas de choses, comme de mettre rendu insensible à ce et ceux qui m'entouraient, pour rester serein et loin des conflits. Je crois que je suis en train d'accepter ce qui est, que tout n'est pas forcément joyeux et cool ... Tu me disais tout à l'heure que je faisais des propositions, et donnais mon opinion lorsque nous préparons les fêtes de la clairière. Eh bien, je me force encore à le faire, ce n'est pas naturel pour moi ... j'ai toujours l'appréhension que cela va envenimer les choses, les ralentir, les retarder, voir créer des engueulades ! Ce serait plus confortable pour moi d'écouter et de ne rien dire, comme je le faisais avant ...

— Oui, je comprends ce que tu veux dire, mais si je peux te rassurer, tes interventions sont toujours très appréciées par toutes et tous.

— Oui, c'est ce que je constate, merci de me le confirmer ! En même temps, accepter que quelque chose bouge en moi, qu'il y a un monde à l'intérieur dont je ne soupçonnais même pas l'existence, est une expérience hors du commun. J'ai l'impression d'avoir pris du recul sur beaucoup de choses, ce qui me permet aujourd'hui de soutenir ma famille différemment. J'accepte de mieux en mieux comment nous fonctionnons. Et puis, je prends goût à échanger avec mon père, avec Socrate, et avec toi aussi. Je découvre qu'offrir son authenticité, dans ce genre de conversations, permet aussi de se connaître mieux, et de se nourrir de l'autre également. J'ai eu longtemps peur du vide que je ressentais en moi. C'est lui que j'emplis aujourd'hui de ces échanges, et j'aime ça.

— Socrate te dirait sans doute, que le confort d'un tronc comme nid douillet dépend de son vide intérieur ... Eh bien mon cher Guss, je comprends mieux pourquoi je te sentais si différent. Je te remercie de me partager tout ça ... je suis heureux de faire partie de tes amis !

— Merci à toi Émile. Je suis désolé, mais je dois te laisser, j'ai à faire ... Merci pour ton écoute, elle me remplit le cœur.

— À une prochaine fois, Guss.

Guss disparut assez rapidement en laissant Emile seul, un peu perdu dans des pensées qui germaient de cette discussion :

« Je ressens de l'admiration pour Guss. Se défaire comme il le fait de ses automatismes en sortant de ses zones de confort lui demande du courage, et je ne sais si je serais moi-même en mesure de faire pareil.

Il est vraiment différent aujourd'hui. Avant, il n'aurait jamais coupé court à une conversation comme ça, de peur que je me fâche peut-être ... Oui, je suis admiratif. »

En haut du vieux châtaigner



Peinture de Léna Haffner - Art thérapeute

« Celui qui se dit détaché de tout doit abandonner l'idée même du détachement. Celui qui est attaché à l'idée du détachement ne connaîtra jamais la paix de l'esprit. »

Tsai Chih Chung

« Mon arbre ... mon arbre et moi ne faisons qu'un. Je l'ai choisi il y a fort longtemps, lors de mon passage à l'âge adulte. C'est une des premières choses que doit faire un hibou, choisir sa niche pour y vivre. Je l'ai choisi végétal, solide, haut et fort, avec un beau houppier, de grosses branches, et de belles racines. Il est mon Totem, presque mon double.

J'y ai trouvé un trou confortable, suffisamment haut pour être à l'abri, mais pas trop non plus. Lorsque je m'y place, personne ne peut deviner que j'y suis, et de cette place, je vois aussi bien ce qui se passe en bas qu'en haut. Je peux rester des heures dans mon arbre, à observer la vie, le monde alentour, à tenter de le comprendre.

Mon grand-père me disait toujours : « mon petit, je vais te dire le secret de la vie : pour vivre heureux, vivons cachés ». Ô qu'il avait raison, je préfère mille fois rester caché, ne pas être vu, comme ça, personne ne vient me demander quoi que ce soit, personne ne vient me déranger, et vampiriser ni mon temps ni mon énergie. De toute façon, tout le monde juge tout le monde, et sans raison apparente. Je vois bien comment le monde avance, comment il fonctionne, ça fourmille de partout, les gens n'arrêtent pas de courir dans tous les sens, sans même savoir pourquoi, et sans même tenter de comprendre ce qu'ils font. Non, non, non, je préfère largement rester seul et invisible. Au moins, je ne perds pas mes ressources dans des bavardages, dans ce brouhaha relationnel improductif et inutile !

Le plus important pour moi est de me concentrer sur ce qui est vraiment intéressant. Savez vous, par exemple, que le Châtaigner, l'arbre dans lequel j'ai donc élu domicile, peut vivre jusqu'à 1000 ans ? Il me fallait bien choisir un arbre qui ait des chances de me survivre, non ? Les druides d'autrefois pensaient même que les hommes, dont l'arbre symbole était le châtaigner, avaient du mal à trouver compagne ! J'en ai déduit que ce devait être le cas aussi pour les hiboux qui y vivent ! Il paraît même que ces prêtres voyaient dans le creux de leurs troncs, un passage vers l'autre monde. Pour ma part, même si je me retourne, je n'y vois pas grand-chose. Et quand je pense au symbole que le hibou représente aux yeux de ces celtes ... Mais ce que je préfère chez le châtaigner, c'est que ses feuilles, même desséchées par l'automne, restent sur l'arbre une bonne partie de l'hiver. C'est aussi pour cela que je l'ai choisi, ma cache est mieux abritée toute l'année.

C'est important d'observer, d'apprendre comment fonctionne le monde, comment fonctionne notre environnement ! Ces connaissances sont précieuses, et rien ne sert de dépenser son énergie à autre chose que cela. C'est perte de temps. Et pour mieux comprendre les choses, il faut du recul. Pour ma part, j'ai décidé de ne pas être dans le monde, mais de l'étudier, c'est tout à fait différent ! Vous pensez bien que si vous êtes dans le monde, vous ne pouvez pas l'observer objectivement !

Pour preuve ? Repensez aux premiers hommes qui étaient enfouis dans la férocité de la nature préhistorique. Ils ne faisaient que courir après la nourriture, fuir les prédateurs, trouver chaque soir un abri pour dormir, conserver le feu si précieux pour eux ... Ils étaient tous englués dans un monde dangereux, uniquement préoccupés à leur survie, et à celle de leur espèce. Englués dans la glèbe, pour reprendre les termes de leur ancien testament. Imaginez ce qui a dû se passer dans la tête du premier homme qui a dessiné son environnement sur les murs d'une grotte ! Comment a-t-il pu traduire en geste le monde dans lequel, quelques heures auparavant, il baignait inconsciemment, et qu'il subissait sans

même le voir ? Ce premier homme a dû s'extraire de son monde pour le regarder, puis ressentir le besoin de le représenter, et enfin trouver le geste, tout à fait improductif à la survie de son espèce, pour laisser cette trace et ce témoignage. Vous imaginez ce processus, presque magique ? C'est peut être à ce moment-là, que la conscience est apparue sur terre, chez les hommes !? La magie, c'est merveilleux et très sérieux ; L'Âme agit ... Nous pourrions même faire le parallèle, d'ailleurs, avec la caverne de Platon. Vous connaissez sans doute ! Enfin, j'espère pour vous, ce sont tout de même des connaissances essentielles à posséder pour avancer !

Le recul par rapport au monde, voilà la meilleure façon de le comprendre, de l'analyser, vous ne croyez pas ? Et puis, deuxième intérêt non négligeable, c'est qu'en étant à l'extérieur du monde, vous ne pouvez pas perdre votre temps à des futilités. Vous pouvez concentrer votre attention, votre énergie, toutes vos ressources à cela. En plus, à bien y réfléchir, les gens ont toujours quelque chose derrière la tête. Quand ils viennent vous voir, au nom d'une soit disant amitié, il y a forcément quelque chose de caché. Oui, ils vous flattent en vous demandant votre avis sur tel ou tel sujet, bien sûr ... mais ils n'ont qu'à réfléchir, analyser et observer par eux-mêmes, au lieu de tenter de voler les savoirs des autres, savoirs acquis dans l'effort et la passion. Dans ces moments-là, je me suis toujours senti comme la fourmi de la fable de La Fontaine, vous voyez ?

Alors, j'ai fait le choix de m'isoler. Même de mes congénères d'ailleurs, les hiboux grand-duc. Moi, j'ai choisi un arbre comme habitat, mais en général, mes congénères préfèrent les corniches des falaises, ou les vieux murs d'un château en ruine, et toujours près d'un plan d'eau. Ah, mon châtaignier, je l'aime bien moi, l'ambiance y est paisible, personne ne vient m'y envahir, et ça, c'est le principal.

Ô, à votre tête, je vois que vous commencez à vous dire que je ne suis pas cohérent. Et oui, je vous parle de mon besoin d'isolement, de ne pas perdre mon temps dans des bavardages, je vous partage que je n'ai jamais su apprécier la compagnie des autres ! Et en même temps, je suis là, à vous raconter ma vie de Grand-Duc ... »

Le vieil hibou se recala dans son trou. Devant lui, trois martinets l'écoutaient, presque religieusement, impressionnés par la prestance du strigidae. Ils sont venus, en ce début d'automne, remercier le hibou pour ces conseils précieux, avant de repartir vers des régions plus chaudes pour y passer l'hiver. Socrate, le vieil hibou, a en effet su apaiser les tensions printanières, nées entre les martinets et les hirondelles, concernant le partage de leur territoire estival. De fait, l'été s'est déroulé merveilleusement bien pour tous, Socrate profitant de la fête solsticienne de juin pour mettre tout le monde d'accord. Chacun a pu trouver sa place dans les ramures de la lisière, se partageant équitablement les meilleures places autour de la clairière. Et c'est comme cela que Socrate a commencé à parler de son jeune temps à nos amis martinets, à leur parler du choix de son arbre, ce châtaignier cinq fois centenaire. Puis, il a fini par dérapier, avec délice, sur ses comportements et attitudes de l'époque, tout en observant, amusé, les réactions les plus imperceptibles de son auditoire. Aujourd'hui, il aime ces moments de partages, et prend la mesure de l'isolement dans lequel il s'est maintenu durant des décennies, se privant ainsi du plaisir d'offrir, de transmettre ses connaissances et expériences, du plaisir de recevoir aussi, qui lui a si longtemps été totalement étranger.

« Et oui – leur dit-il – j'ai le grand âge généreux, mais je n'ai pas toujours été le hibou que vous connaissez et avez devant vous. J'étais donc un grand solitaire, toujours affairé à apprendre de nouvelles choses, à tenter de comprendre le monde, peut être pour ne pas m'apercevoir que j'en avais peur. Je n'aimais pas échanger, être en contact avec l'autre. C'était une perte de temps, une perte d'énergie, et en plus, j'avais comme principe de ne jamais partager mes idées et mes savoirs. Je me disais que les autres pouvaient apprendre aussi, et par eux-mêmes, avec l'impression que, transmettre quelque chose, était comme perdre un peu de moi.

Maintenant que j'y repense, transmettre était peut-être aussi comme risquer de me perdre dans un territoire que je ne connaissais pas, qui était tellement éloigné de mes aspirations et de ma nature, qu'il m'était effrayant. Comme sortir de ma tour d'ivoire, comme cet oiseau enfermé si longtemps dans une cage, qu'il ne saurait en sortir, même avec la porte ouverte. Toute mon enfance, je l'ai passée à me détacher des autres, et il m'a fallu des épreuves de vie pour m'apercevoir que je me détachais en fait de moi-même.

J'absorbais, à l'époque, des informations, j'accumulais des savoirs comme pour remplir quelque chose. J'étais un boulimique de la connaissance, grand solitaire, et heureux de l'être. Un jour, j'ai croisé un cousin, un grand-duc de Blakiston, qui s'appelait Tsao. Je ne sais pour quelle raison, il s'était mis en tête de faire le tour du monde. Il venait des montagnes d'Asie du Sud, et me raconta l'histoire d'un maître zen, qui expliquait à ses disciples qu'ils ne pourraient aider les autres que s'ils s'aidaient eux-mêmes. Ce maître zen comparait le cœur de chacun à une coupe, un calice. Il expliquait que ce calice intérieur ne pouvait alimenter ceux des autres, que si lui-même était plein et prêt à déborder. Belle métaphore, me dis-je à l'époque, qui explique bien que renverser son calice plein dans des verres vides, a bien pour conséquence de le délester de son contenu. Je mettais tellement d'énergie à remplir le mien, qu'il était hors de question pour moi de m'en laisser dépouiller de la sorte, surtout sous prétexte d'une générosité douteuse ! Et puis, je n'en avais pas le temps ! Avant de repartir, Tsao, qui avait le contact facile et la langue agile, me dit que j'étais un anancastique, tellement accroché à mon arbre, que je finirais par ressembler à une châtaigne dans sa bogue ... Ils sont curieux ces asiatiques non ? Je lui laissais sa vue de l'esprit, et me délectais à l'idée du bonheur prochain de le voir repartir. Cette entrevue avec Tsao m'a vraiment coûté. Ce ne sont pas ses mots, j'ai toujours su prendre ce qu'il y avait à prendre, en laissant de côté le reste. Non, c'était cette ambiance latente et étrange qui a régné sur ma branche les quelques jours de son passage.

Oui, je peux dire aujourd'hui que j'étais avare. Avare de tout, de mon temps, de mon énergie, de mes connaissances. Avare envers autrui, mais envers moi également. Je vivais chichement, avec peu de besoins, l'intérêt était ailleurs. Et puis, il vaut mieux avoir quelques réserves au cas où !

J'expliquais l'autre jour à Émile, la musaraigne, que les blaireaux étaient autant dans l'oubli de Soi que dans la fuite des conflits. J'ai pu en prendre conscience quand j'ai découvert que je fuyais moi-même ma vie intérieure, la considérant comme un grand vide. Que pour fuir ce vide intérieur, je me détachais des autres, des relations qui auraient pu venir le remplir. Je préférais rester dans l'illusion de le boucher avec toutes ces connaissances accumulées, sans doute. L'idée même de laisser mon calice se remplir du contenu d'un autre m'était

tellement étrangère et insupportable ! Personne ne fait jamais rien de manière totalement désintéressée non ? Comment aurais-je pu rester moi même en laissant l'autre déborder sur moi ?

Alors, j'ai continué à m'isoler en refusant d'être au contact de ce qui pouvait entraver ma liberté d'être. J'avais l'impression que d'apprécier la compagnie de quelqu'un risquait de me changer irrémédiablement, de m'encombrer à vie.

Les années avançant, la réputation de mon savoir s'est diffusée de proche en proche. Quelques courageux ont commencé à me solliciter pour des conseils de petits ordres au début. L'image de ce calice intérieur hantait mes nuits et mes jours. Et celle de la châtaigne dans sa bogue flottait également au-dessus de moi, telle l'épée de Damoclès. J'ai commencé à me prêter à ce rôle de conseiller, de temps en temps, et de mauvaise grâce, ne sachant quelle métaphore m'était la plus désagréable ... Et j'ai pu expérimenter !

Le chemin fut long et bien douloureux. Mais j'ai fini par trouver la définition d'anancastique (vous la chercherez si elle vous intéresse), et je compris ma douleur. Il me fallut du courage pour m'approcher de la porte de ma cage, cette porte qu'avaient ouvert les vents tempétueux de la vie, et les quelques rencontres vécues. Je me suis accroché, dans les premiers temps, à être extrêmement précis dans mes explications, choisissant les mots appropriés. Au début, certains repartaient même avec mes conseils sans les avoir compris, n'osant demander plus d'explications ; Ils me l'ont confié quelques années plus tard, et cela m'a beaucoup amusé.

Mais, à ce jeu-là, j'ai découvert un trésor inestimable pour moi. Celui de me rendre compte que mon calice, loin de se vider de son contenu lorsqu'il déborde, se remplit et se complète d'autres choses : de sourires, de soulagements, de gratitude, de respects ... de rencontres quoi ! J'ai découvert que passer la porte de ma cage ne m'empêchait pas d'y revenir lorsque j'en ressentais le besoin. Et le cadeau le plus précieux est celui de me rendre compte que ces rencontres viennent, comme la main d'Aladin sur son ampoule antique, faire briller mon diamant intérieur. Car ce vide ressenti n'était qu'une illusion prenant sa source dans des carences de jeunesse. On ne peut pas toujours faire ce que l'on ne nous a jamais appris à faire ! Oui, j'ai eu fort longtemps besoin de ma bogue épineuse, et en sortir, pour moi, a été comme sortir de la caverne de Platon. Non plus seulement par l'esprit, la compréhension du mental, et l'analyse, mais par l'expérience, presque corporelle, m'apprenant petit à petit à accepter de ressentir des émotions au contact des autres, sans me laisser envahir par qui que ce soit, sans avoir l'impression d'absorber un corps étranger.

Je suis fier, aujourd'hui, de toutes les connaissances que j'ai acquises, et de la compréhension du monde qui est la mienne. Connaissances et précisions sont toujours aussi importantes à mes yeux. Mais ces perles, que sont la générosité désintéressée, et celle de sortir de cette cage, où seul l'apprentissage intellectuel était de mise, sont une vraie libération profonde.

J'ai pu, j'ai su, à mon tour, laisser naître la conscience en moi. Vous vous souvenez, celle née dans le corps du premier homme ayant tracé son environnement sur les murs d'une grotte. Pour accéder au geste créateur, comme il a pu le faire, cette conscience a en effet besoin de prendre racine aussi dans le corps. Je pensais avoir du recul sur le monde, et j'en avais assurément, au niveau du mental, de l'intellect, et sur un monde que j'entrevois

entre les barreaux de ma cage. J'avais même cette illusion optique de voir le monde en cage et de me penser seul être libre et au-dehors, alors même que c'était moi qui y étais enfermé !

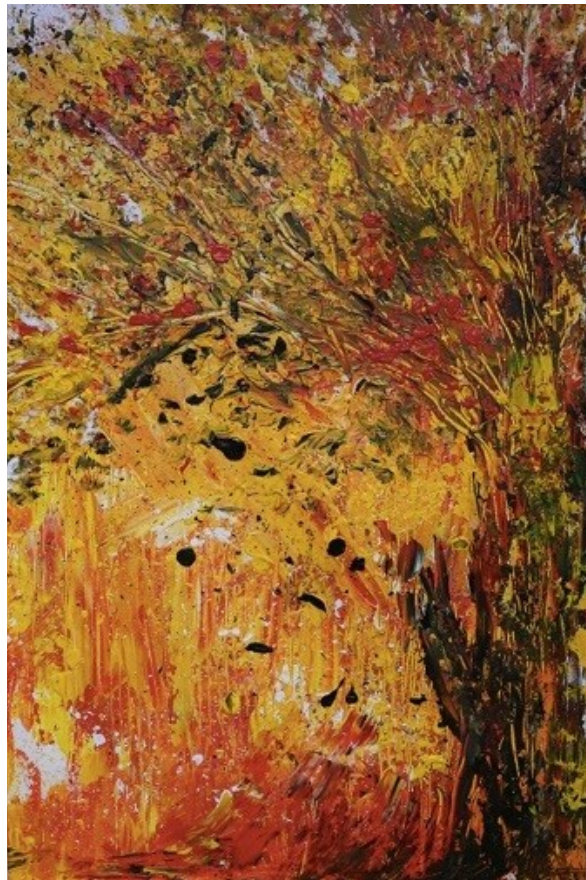
Oui, le geste créateur a certainement besoin de cette conscience vibrante, non seulement au niveau de la vue, du cognitif donc, mais aussi au niveau de la main, du corps, et du cœur. Le sens a autant besoin du symbole, que le symbole a besoin du sens. Et pour passer de l'un à l'autre, il faut que l'énergie circule entre le corps et l'esprit. La pensée créatrice, elle aussi, est comme la flèche du tireur à l'arc. À part dans l'art japonais bien sur, ils sont curieux ces asiatiques, pour nous, occidentaux ! J'aime à dire que, si l'attention que vous concentrez sur cette pensée est la force qui bande l'arc, l'intention que vous placez dans la pensée est la direction que prendra la flèche. L'intention et le sens prennent leur source dans l'esprit, alors que le geste qui trace le symbole et l'attention prennent leur source dans le corps.

Peut-être, d'ailleurs, que le verbe créateur se fabrique de la même manière ? Le choix du verbe prononcé viendrait de l'esprit, alors que sa puissance créatrice proviendrait de l'émotion qui accompagne sa prononciation ? Comme si l'harmonie entre le monde de l'esprit et celui du corps était source de divinité ... »

Socrate laissait sa pensée se construire au fil de ses mots, et laissait ses mots se prononcer au fil de sa pensée, comme le filet d'eau d'un ruisseau inspiré qui ne cesse de s'étendre vers l'aval. Et ce faisant, il observait discrètement, et avec beaucoup d'amusement, son auditoire qui décrochait de plus en plus, se demandant si le vieil hibou était bien un sage, ou alors un fou. Les martinets se regardaient du coin de l'œil et n'avaient qu'une idée en tête, reprendre leur envol pour retrouver le calme simple de leur vie tranquille. Cette scène amusait beaucoup Socrate, depuis un moment déjà. Il finit par mettre un terme au supplice, pour le moins amical, qu'il imposait à son auditoire.

Les martinets le remercièrent à nouveau, dans un soulagement non feint, et prirent congés suffisamment vite pour que Socrate ne puisse enchaîner sur un autre sujet. Quant à ce dernier, il se recala tranquillement le long de l'écorce de son châtaigner, un large sourire au bec, et une joie profonde au cœur, tout en observant la clairière et son animation quotidienne de fin d'après midi. Il laissa longuement se diffuser en lui un bien être intérieur, serein et nourrissant, puis s'endormit.

Un jardin intérieur



Peinture Léna Haffner – Art Thérapeute

« Chaque demi-satisfaction obtenue donne naissance à une insatisfaction plus grande. »

Fernando Savater

« NON, C'est pas possible. Mais pourquoi ? Pourquoi ? crie-t-elle soudain. Et eux qui ne m'ont même pas dit quand ils revenaient ! C'est pas possible, comment je vais faire ? J'ai tellement besoin d'eux, je veux être avec eux. » Louise est terrifiée, la tristesse qu'elle sent monter en elle n'a d'égale que cette immense sensation d'être rejetée, sensation qui commence à lui ronger les boyaux. Elle sent sa gorge se serrer et un étau se refermer inexorablement autour de ses entrailles. « C'est toujours la même chose, crie-t-elle, on fait jamais attention à moi ! » Elle se sent descendre, glisser dans un trou noir et bouillonnant, dans une faille sans fond, comme si une part d'elle-même l'entraînait dans cet abysse, sans qu'elle ne puisse rien faire. Elle a peur, son esprit s'efface sous la douleur de ses brûlures abdominales. Son cœur va se rompre à battre aussi fort, sa poitrine va éclater sous ces coups de butoirs. Elle est tétanisée, incapable de bouger, de se défaire de ce tsunami d'émotions qui monte avec une force insoutenable, et finit par l'envahir, par prendre toute la place dans son crane et dans son ventre. Tout son corps est submergé, malgré elle, par des sensations contradictoires qui s'entremêlent et se déchaînent, emporté dans une véritable tempête intérieure. Ses mains commencent à trembler, la douleur est tellement intolérable qu'elle se tape la tête contre le tronc de l'arbre auquel elle est adossée, sans même s'en rendre compte, comme si cette nouvelle douleur pouvait supplanter l'autre, pouvait faire diversion, pour qu'enfin le calme revienne. Et puis, les tremblements gagnent tout son corps, elle ne peut plus réfléchir, incapable de prendre de la distance sur ce qu'elle traverse.

Comme sur une coque de noix en plein milieu de l'océan, chahutée dans des creux de dix mètres, elle se sent seule, rejetée, honteuse, comme si la meilleure partie d'elle-même avait sombré. Plus aucune logique n'a sa place, comme si les vents furieux avaient tout balayé sur leur passage, emportant toute forme de raison, toute capacité de réflexion et de prise de recul.

Elle ne se souviendra peut-être pas des cris qu'elle commence à pousser, des larmes de douleur qui inondent son visage, et secouent ses épaules, dans un rythme irrégulier. Et puis, peu à peu, les cris s'arrêtent, le silence s'installe alors que les pleurs s'estompent petit à petit. Les tremblements abandonnent enfin son corps à ce qui lui reste d'énergie. Pendant un temps indéfinissable, elle reste là, assise contre le châtaigner, dans une sensation de vide intérieur. Enfin le calme revient, sans se presser. Louise sent sa tête comme dans du coton, elle fonctionne au ralenti. Dans ce brouhaha d'émotions, les voiles de son rafirot se sont déchirées. Elle doit se sortir de cette galère avec les moyens du bord, à la rame ...

Quelques minutes plus tard, les émotions sont complètement retombées, et laissent un goût amer et une fatigue profonde. Son esprit est plongé dans le vide un moment. Derrière ses émotions de peur, de tristesse, ses sentiments d'abandon, de rejet qu'elle vient de traverser malgré elle, se cache une espèce de colère latente qu'elle ne parvient pas à sortir.

Ses parents viennent de la laisser chez sa grand-mère, pour plusieurs jours, sans plus d'explications. Elle leur a dit qu'elle voulait partir avec eux, qu'elle serait sage et discrète, qu'elle avait besoin d'être auprès d'eux ... mais rien n'y a fait. Sa mère l'a embrassée, pendant que son père lui assénait un « ce n'est pas la place d'une enfant ». Alors elle est partie en courant à travers champs, leur tournant le dos sans leur dire au revoir, des larmes baignant son visage. Elle ne s'est même pas retournée, a couru jusqu'à la forêt, l'a traversée par les sentiers qu'elle connaît si bien, et est arrivée dans la clairière qui a arrêté sa course

folle. Elle s'est réfugiée sous l'arbre qu'elle préfère, le beau châtaignier, cet arbre vénérable, qui lui donne tant de force et de sécurité.

C'est ici qu'elle vient se ressourcer depuis toujours, qu'elle vient confier aux feuilles des arbres et aux oiseaux, ses chagrins, ses doutes, ses trop pleins d'émotions. Cette clairière l'a vu chanter, crier, danser, pleurer, dormir et rire. Les fleurs ont été les témoins de ses changements d'humeur fréquents. Les oiseaux se sont toujours tus devant les pleurs inconsolables de Louise, plus souvent qu'ils n'ont chanté avec elle dans ses danses joyeuses. Aujourd'hui, une fois de plus, ni chant, ni danse, seul le silence règne, et accueille avec bienveillance la jeune fille de huit ans en perdition.

Louise a encore le souffle court de tant d'émotions vécues en même temps. Elle lève les yeux vers le ruisseau. Sa vue est encore brouillée de tristesse, l'empêche de voir le reflet des feuillages sur l'eau vive. Seule une profonde rancœur reste ancrée dans son corps, accompagnée de cette colère presque impalpable, rougeur latente, imperceptible au regard de l'intensité de la tempête passée, mais qui pourrait être le terreau d'une méchanceté sournoise. Elle repense à ses parents, partis assister à un week-end de courses canines avec le plus jeune de leurs lévriers. Et cette rancœur, présente en elle, lui fait remonter à la mémoire certains souvenirs. Comme cette fois où sa mère l'avait habillée aux couleurs de l'écurie canine de son père. Elle y avait croisé une foultitude de précieuses, plus ou moins hors d'âge, tenant en laisse leur chihuahua ou autres « chien chien à sa mémère ». Plusieurs lui avait dit, dans un sourire faussement mondain, qu'elle portait le même joli nœud dans les cheveux que leur toutou adoré. Elle avait eu honte ce jour-là, sous le regard amusé de sa mère, fière d'exhiber sa progéniture, et qui ne comprenait pas que le compliment ne lui fasse pas plaisir. Louise n'avait qu'une envie, celle de se cacher dans un trou de souris, et de pouvoir se changer avec des habits dignes de ce nom. Mais non, l'humiliation publique avait duré toute la journée. La seule concession que sa mère lui accorda, fut de pouvoir enlever ce nœud ridicule qui masquait l'élastique de sa queue de cheval. Et encore, il avait fallu qu'elle hurle et pleure pour avoir gain de cause. Et malgré cela, elle se souvient d'avoir eu l'envie profonde de ressembler à sa mère ... non ! De pouvoir effacer sa mère ou encore mieux, de l'absorber pour pouvoir enfin être grande, belle, libre ...

À l'évocation de ce souvenir, elle plonge à nouveau dans la tristesse et les pleurs reviennent. Les larmes ont un goût différent, teinté de regrets, de compréhension, d'acceptation ...

« Respirez calmement, et laissez venir cette nouvelle émotion ». La voix de son thérapeute résonne dans ce voyage intérieur, comme s'il provenait du fin fond de l'espace.

Louise respire, laisse vibrer cette tristesse nouvelle, laisse couler ces larmes qui libèrent son cœur d'un poids porté trop longtemps, qui libèrent son corps d'une saleté indéfinissable. Oui, ses larmes lavent quelque chose en elle, sans qu'elle ne sache précisément quoi. Alors, elle respire et laisse faire. Elle revisite cet épisode de vie, dans cette clairière, et les larmes coulent tranquillement, doucement et sans douleur ... pour une fois.

Elle entend son thérapeute respirer avec elle, synchronisant sa respiration à la sienne, et ça lui fait du bien. Elle revient petit à petit de ce songe éveillé et ne se sent pas seule. Son corps a revécu l'expérience comme si c'était hier ! Non, comme s'il était dans l'expérience,

comme si le temps et l'espace n'existaient plus.

Dans cet état particulier, qu'elle commence à connaître maintenant, où le passé se mêle à l'ici et maintenant, elle prend conscience que quelques jours avant le départ de ses parents, ce fameux week-end, sa mère lui avait parlé avec beaucoup de précautions du vieux lévrier, la fierté de l'écurie familiale. Elle lui avait dit qu'elle ne le reverrait plus, parce qu'il souffrait trop. Elle se souvient avoir ressenti chez son père, durant ces quelques jours, une distance et une gravité qu'elle ne lui connaissait pas. Elle se souvient maintenant de cette promenade qu'elle fit avec son père, la veille de leur départ, délicieuse ballade dont elle aimait la préciosité des moments, seule avec lui, instants magiques durant lesquels ils aimaient, tous deux, vivre leur belle complicité. Elle comprend que, malgré les précautions de ses parents, elle n'avait retenu que ce qui la menait inévitablement vers ce sentiment de rejet, dont l'émotion était si profonde et récurrente dans sa vie.

Son psy lui avait bien fait remarquer, à plusieurs reprises ces derniers mois, cette particularité chez elle de ne voir que la moitié vide du verre, de ne pas entendre ou porter d'importance aux côtés positifs de ses expériences relationnelles. Son esprit avait fini par comprendre qu'en effet, un mécanisme automatique était à l'œuvre, et lui faisait voir, et vivre surtout, seulement le côté souffrant de la vie, et cela, dans tous les domaines.

Sa respiration est toujours profonde, les yeux fermés, ses larmes continuent de couler délicieusement dans cette nouvelle compréhension. Elle a presque la sensation que cette part d'elle qui pleure, ici et maintenant, peut s'exprimer, enfin, pour la première fois. Alors elle accueille et laisse faire, et dans cette douce douleur, elle se sent vivante, dans une vivance qu'elle n'a jamais encore ressentie, une vivance qui n'a pas besoin de souffrance pour être. Ses larmes s'amplifient un peu quand elle se souvient soudain que c'est elle qui a voulu porter ce nœud dans ses cheveux, pensant que cela ferait plaisir à son père.

Elle prend maintenant conscience que cette annihilation automatique du positif la plonge depuis toujours dans une insatisfaction chronique, sans que personne n'en soit responsable, ni elle, ni les autres.

« Comment ça se passe en vous, là, maintenant ? »

Elle aime la voix chaude et profonde de son thérapeute, qui l'accompagne depuis plusieurs mois maintenant. Elle prend un moment pour poursuivre quelques respirations, et lui partage son voyage intérieur et ses prises de consciences. Doucement, son psy lui pose quelques questions.

« Lors de votre promenade avec votre père, comment l'adulte, que vous êtes aujourd'hui, perçoit ce que lui ressentait à ce moment-là ? »

« Je crois qu'il était triste. Il était très attaché à ce grand lévrier, et entretenait avec lui une relation très particulière. Son chien était vieux et souffrait beaucoup. Oui, je crois qu'il était profondément triste de devoir l'euthanasier »

« OK ... Pouvez-vous voir, toujours avec vos yeux d'adulte, l'enfant en souffrance, chez l'adulte qu'était votre père à ce moment-là ? »

« Oui ... » Louise eut à peine la force de prononcer ce oui tant l'émotion provoquée par la

question fut surprenante. Les larmes redoublèrent en même temps que la colère ressentie et toujours latente en elle se dissipait. Des larmes avec encore un autre goût, une autre couleur, peut être celle d'une compassion naissante, ou plutôt d'une communion. Ce n'était ni des larmes contre, ni des larmes pour, mais des larmes avec ...

La fin de la séance approchant, le thérapeute laissa encore quelques instants à Louise pour vivre cette nouvelle vibration, puis l'accompagna doucement à retrouver un état de conscience ordinaire. Doucement, il reformula quelques aspects de l'expérience vécue :

« Vous avez pris conscience de la force de l'annihilation, ce mécanisme qui filtre le positif et ne laisse passer que le souffrant chez vous. Ce mécanisme a pour conséquence de vous plonger dans une insatisfaction chronique, et des changements d'humeur incontrôlables. C'est bien ce que vous venez de me partager ? »

« Oui ... »

« Vous aviez ressenti, lors de nos séances précédentes, que, quelque part, ces changements d'humeur vous permettaient, dans une certaine mesure, de vous sentir vivante. »

Cette dernière affirmation était prononcée sur un ton interrogatif.

« Oui ... c'est comme si ... comme si j'avais besoin de souffrir pour me sentir vivante ... c'est un peu ça en effet ! »

« Hummmm ... » Le thérapeute laissa ces mots résonner en silence.

Puis, sur un ton plus enjoué, il poursuivit : « Vous parliez de cette clairière, dans la forêt. Que représente-t-elle pour vous ? »

« L'endroit où je me sens en sécurité, où je retrouve de la sérénité, de la force aussi. J'y vois souvent mes fées, et je parle avec elles. Ce sont les seules qui me comprennent, m'écoutent, et elle me consolent souvent. J'ai toujours parlé, je crois, à des personnages invisibles que seule moi peux voir. C'est mon côté original que j'aime bien. Vous savez bien, j'aime pas être comme les autres »

« Oui, je sais ... Vous qui aimez dessiner, j'aimerais que vous me la dessiniez, cette clairière. Nous pourrions échanger, à partir de votre dessin, sur ce qu'elle a représenté pour vous, vous voulez bien ? »

« Oui, je le ferai, avec plaisir. »

De retour chez elle, Louise repense à cette séance, à ce qu'elle a découvert sur elle. C'est ce sentiment d'insatisfaction perpétuelle qui lui pèse le plus, et la laisse dans une sensation de brouillard épais. Avant d'aller chercher ses filles à l'école, elle décide de commencer à dessiner sa clairière. Dessiner ... il lui semble qu'elle le fait depuis toujours. Dans ces moments privilégiés, il n'y a plus que la feuille et le crayon. Toute son attention est focalisée sur son art, et sa tête et son cœur se vident de tout le reste.

Plus tard, dans la soirée, une fois ses filles couchées, elle se remet à dessiner cette clairière colorée, où elle a passé tant de moments. Elle peut presque sentir l'odeur de l'herbe, le parfum des fleurs, entendre le chant des oiseaux, et sentir, sur sa peau, la tiédeur d'une fin d'après midi d'automne. Elle s'y revoit danser, pleurer, crier, jouer à faire la course avec ses

personnages invisibles, être consolée, souvent, par ses gentilles fées bleue et verte. Elle s'apercevra, demain matin, qu'elle a réalisé tout son dessin au crayon de papier, en noir et blanc. Mais pour le moment, adossée profondément dans son fauteuil, elle prend conscience que la souffrance est presque essentielle à sa vie, qu'à chaque fois qu'elle a dessiné, ou peint quelque chose, il lui semble qu'elle exorcisait cette souffrance, et que sans elle, elle ne se serait peut-être jamais mise au dessin.

Une curieuse sensation monte en elle, sous l'impulsion de ce nouveau vagabondage intérieur, celle d'aimer ça, d'aimer la souffrance, d'aimer souffrir, comme si la souffrance lui donnait de la valeur, nourrissait en elle une forme de noblesse. Et, de fil en aiguille, elle apprend que, là, était le terreau de sa soif si grande et jamais assouvie d'être aimée. Oui elle souffre tellement qu'elle mérite tout l'amour du monde.

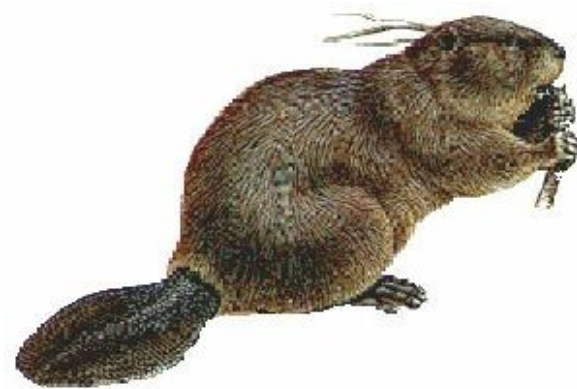
Plongée dans ses pensées, elle n'a pas entendu son mari rentrer de sa réunion tardive. Il se penche au-dessus d'elle, l'embrasse tendrement dans le cou, et regarde son dessin étalé sur la table. « Ô, très joli ton dessin mon amour »

« C'est gentil mon cœur, mais tu sais bien, toi, tu n'es pas objectif. Je pourrai dessiner n'importe quoi, tu trouverais ça beau ... ». (Ah, sacrée annihilation !!)

Au fil des années, elle apprendra à ne plus se laisser submerger par ses bouffées émotionnelles, à s'en nourrir pour développer son art du dessin et de la peinture.

Quand elle deviendra grand-mère, elle expliquera à ses petits enfants que la souffrance qu'on peut éprouver peut aussi faire souffrir ceux qui nous aiment, qu'aucune chose n'est plus souffrante qu'une autre, et que personne ne mérite plus d'amour qu'une autre personne ...

De terre et d'eau



« Tout échoue sur un cœur où la fausseté réside. »

Hypolite de Livry

« Mais c'est pas vrai, encore une fuite à colmater ! Allez, vite, avant qu'elle ne s'élargisse. À ce rythme-là, je ne vais jamais y arriver à temps ! À quoi ça sert de se donner des objectifs, si on est pas capable de les atteindre ? ». Une fois de plus, Agreste est sur la brèche. Il construit son barrage depuis des semaines maintenant, et n'a de cesse de revenir en arrière pour consolider son édifice. Il s'est lancé dans le défi de sa vie en voulant construire une cathédrale à l'embouchure d'une rivière se jetant dans un fleuve. Il y passe toute son énergie, il grandit en même temps que sa construction, et sans s'en apercevoir, les moindres faiblesses de cette dernière le stressent profondément. C'est comme s'il s'agissait de ses propres failles, et ça, il ne peut même pas l'envisager. Il ne peut que réussir son œuvre. Pour lui, aucune autre alternative.

Enfant, il a grandi en amont de cette rivière, à l'embouchure d'un ruisseau qui remonte vers une clairière. Depuis l'ouest de cette clairière, le ruisseau serpente tranquillement entre racines et rochers. Puis, il plonge et parcourt la forêt, prend de la force, au fil de la douce pente de ce bassin versant, alimenté à chaque détour par un nouveau ru. Au sortir du sous-bois, le ruisseau traverse une plaine, sur une centaine de mètres, puis se jette dans la rivière, formant ainsi cette embouchure. Un talus pierreux y trône au milieu, formant une plate-forme stable et sèche, même aux grandes eaux du printemps.

C'est ici que le père d'Agreste a décidé d'établir sa famille, il y a plusieurs années. À l'embouchure du ruisseau, entre les berges et ce talus providentiel. Agreste est le dernier d'une portée de six. C'est rare, pour des castors, d'avoir autant de rejetons en une fois, et sa mère a d'ailleurs eu tout le mal du monde à s'occuper des six petits comme elle l'aurait voulu. Et même si Agreste est celui qui a été le plus délaissé, il vous dira qu'il comprend, et que ses parents ont été bons avec lui.

« Oui, ils ont été bons avec moi. J'étais le dernier de ma fratrie et peut être le plus robuste. C'est pour cela, sans doute, que ma mère m'a délaissé pour s'occuper des autres. Alors, tout jeune, j'ai appris à m'occuper de moi. Ce que j'aimais le plus était d'aider mon père à agrandir et consolider notre barrage. J'étais, comme qui dirait, son bras droit. Il fallait couper des arbres, les débiter et renforcer notre garde-manger pour l'hiver, y déposer de la terre et des branchages pour que le courant n'emporte pas nos réserves. Il fallait aussi réparer, au printemps, les dégâts causés par les intempéries et le froid.

Mon père était grand et fort, mais il boitait d'une patte avant, conséquence de la mauvaise chute d'un arbre dont une des branches est venu lui frapper l'épaule. Il faisait donc les choses moins vite qu'avant et n'avait que peu de temps à nous accorder lui aussi. Il attendait beaucoup de moi, sans jamais me l'avoir demandé, et ça me permettait d'être avec lui et de fuir les plaintes continuelles de ma mère. Je regardais comment il faisait, et j'apprenais à faire comme lui. Il m'a fallu du temps pour être aussi efficace avec mon jeune âge. Mais j'y parvins et j'en étais très fier. Je passais mes journées à couper des arbres, à ramasser les branchages pour les réserves de nourritures, à ramener de la terre pour étanchéifier les différentes pièces de notre habitat. Il y tant de choses à faire sur un barrage de castor et j'aime ça, au moins ça bouge !

Je voyais bien, dans les yeux de mon père, que je travaillais bien. Au début, il était toujours derrière moi, non pour me donner des explications ou des conseils, mais pour critiquer ma

façon de faire. J'ai passé des heures à l'observer pour comprendre ses méthodes, décortiquer son savoir faire. Et puis il a cessé, au fur et à mesure que je grandissais, d'être derrière mon dos. C'est comme ça que j'ai compris que je devenais efficace, que je faisais les choses tel qu'elles devaient être. Il était taiseux mon père !

Malgré les objectifs que mon père me fixait, je parvenais à prendre le temps de discuter avec nos voisins et voisines, en me gargarisant du travail accompli. Je leur expliquais comment nous consolidions notre barrage, pourquoi nous l'étendions de la sorte, comment nous gardions notre nourriture dans le frais des eaux continuellement renouvelées de la rivière. Avec mon jeune âge, beaucoup étaient impressionnés par mon assurance et mes savoirs faire, par le travail que j'abattais dans une journée. Et c'est le cas de le dire. J'étais passé maître dans l'abattage des peupliers, bouleaux et autres arbres utiles et comestibles. J'ai fini par être connu dans le coin comme quelqu'un qui réussit tout ce qu'il entreprend. On disait même de moi que je pourrai construire une cathédrale à moi tout seul. Même les oiseaux, pourtant experts en construction, étaient impressionnés par mes talents. Je dois avouer que j'étais très fier de cela, et ça me motivait pour continuer !

Mes deux frères ont eu plus de mal que moi à s'y mettre et à pouvoir être aussi autonomes à la tâche. J'organisais leur travail, leur journée. Je leur ai tout appris, pour qu'ils ne perdent pas leur temps à observer et expérimenter, comme j'ai du le faire avec ce père taiseux que nous avions. Ils ont fini par être de bons bâtisseurs eux aussi, moins efficaces que moi, évidemment, mais suffisamment pour aider notre père dans son labeur. C'est à ce moment-là que j'ai choisi de partir. Il faut bien, c'est la roue de la vie qui tourne. Il me fallait m'installer ailleurs et fonder ma propre famille.

Je ne savais trop où aller, dans quelle direction me diriger, jusqu'au moment où j'ai entendu le merle parler du bout de notre rivière. Il racontait qu'un peu plus bas, en aval, elle se jetait dans un fleuve immense et profond. Voilà un endroit pour moi, me suis-je dit. Je pourrai construire un barrage encore plus grand que celui de mon père. J'ai donc choisi de descendre la rivière, vers le sud, pour trouver cet embranchement providentiel. Deux jours m'ont été nécessaires pour y parvenir. Juste avant d'arriver à l'embouchure, la rivière s'est élargie d'un coup, sur quelques centaines de mètres seulement, triplant ainsi sa largeur, pour se jeter en effet dans une autre dont les dimensions m'ont laissé bouche bée.

Au beau milieu de ce delta, trônait une espèce de plage, à moitié terre, sable et roche, qui s'élevait sur quelques mètres. L'endroit parfait existait donc ! La profondeur était trop faible à l'ouest, mais suffisante à l'est. Seul problème, à l'est, le bras à couvrir entre la plage et la berge était d'une longueur sans nom. « Eh ben là voilà ma cathédrale, me suis-je dit. Aller, au boulot ! ... »

Je commençais à visiter les environs pour vérifier la qualité et l'essence des arbres, la présence suffisante de nourritures, la constitution des sols, et surtout la disponibilité de l'endroit. Aucun castor n'avait laissé sa trace pour marquer son territoire, et l'endroit était parfait : peupliers, bouleaux, écorces et feuillages tendres et savoureux, et surtout en quantité. Je m'attelai donc à la construction rapide d'un logis temporaire et à l'exploration de ce territoire pour y prendre mes marques et y déposer ma trace.

Je contrôlai ensuite la rivière, le fleuve, l'embouchure de ce delta, pour déterminer l'emplacement idéal de ma construction. L'eau était claire et suffisamment froide, avec un

courant constant et pas trop fort à l'endroit prévu. Les berges étaient dessinées par les courants et les fortes racines des arbres voisins, permettant ainsi le creusement de solides tunnels pour accéder aux pièces de mon futur logis. La tâche me paraissait à la fois énorme et à ma mesure ! Je pourrai enfin appartenir à cette grande famille des bâtisseurs. Alors je me suis lancé.

D'abord, sur la berge, creuser sous la surface de l'eau l'entrée de mon terrier, pour qu'il débouche dans une première salle, au-dessus de la surface, où je pourrai me reposer au sec. Cela ne m'a prit que quelques jours de travail, puis, je me suis mis à abattre mes premiers arbres pour construire une ossature solide pour mon barrage. J'ai travaillé sans relâche durant des semaines, et plus je voyais la construction avancer, plus j'étais fier de moi. J'entendais mes nouveaux voisins, oiseaux, renards, même des loutres, tantôt douter que le barrage ne tienne, tantôt admirer le travail du seul castor du coin. Et leurs doutes me gonflaient d'énergie autant que leur admiration, si bien qu'à la fin de l'été, le barrage arrivait aux deux tiers de la distance séparant la berge de l'îlot qu'il devait rejoindre. J'avais l'impression que ma réputation grandissait avec lui et cela me plaisait. Je voyais de plus en plus de curieux passer, de près ou de loin, pour voir cette œuvre de bois, de terre et de pierres.

Les courants commençaient à changer dans le delta de la rivière, me permettant plus facilement de ramener des branches et des troncs plus gros et au bon endroit pour consolider l'édifice. Dès qu'une brèche apparaissait, je la colmatais et renforçais la faille. Pas question de laisser ce genre de détails traîner, ce qui risquerait, à terme, de fragiliser l'ensemble. Impossible pour moi de voir tout ce travail balayé par la force du courant ! J'étais heureux, dynamique, gonflé d'énergie. Oui, agacé aussi par ces consolidations constantes qui me faisaient perdre un temps précieux. Mais c'est la vie d'un barrage, consolidations, réparations, entretiens et agrandissements ...

La retenue provoquée par ma construction commençait à faire monter le niveau de l'eau sur les berges, et à amener de la profondeur. C'était bien là l'effet escompté. Avec un peu plus de fond, ramener les branchages et autres matériaux de construction était plus simple et moins périlleux, et là où la berge était un peu plus basse, le delta s'élargissait maintenant, augmentant ainsi mon territoire. Et je m'agrandissais d'autant avec lui ...

Au printemps suivant, le barrage parvenait enfin jusqu'à l'îlot. J'en profitais pour ramener encore plus de bois et construire une hutte à cet endroit. Je pouvais, dès lors, profiter de deux habitats, mon terrier sous les berges, et la hutte au milieu du delta. Je continuai d'organiser la vie autour de moi, m'accordant avec une colonie de corbeaux, pour ne pas toucher à leurs nioirs, en contrepartie d'une surveillance constante des allées et venues sur mon territoire. Une famille de loutres s'est également installée sur la berge d'en face, entre les grosses racines d'un saule pleureur. Il faut dire que mon barrage est une nasse géante et providentielle qui leur assure un grade-manger plein toute l'année. Et c'est pratique des loutres, elles me débarrassent des poissons, et préservent ainsi mes réserves des pillages de ces porteurs d'écailles et autres batraciens.

Les corbeaux surveillant mon territoire et m'alertant en cas de danger, les loutres nettoyant le plan d'eau des poissons, et protégeant donc mes vivres, je pouvais me concentrer sur la

construction du deuxième bras de ma cathédrale. Plus court que le premier, mais plus profond, le travail serait long, mais l'œuvre sera magnifique ... »

Agreste continua ainsi sa construction, dépassant avec brio les aléas que connaissent bien les maîtres constructeurs. Il brillait sur ce delta et sur son monde, voyant dans le regard des passants qui regardaient ce grand barrage, de l'admiration pour son architecte et bâtisseur. Oui, il se sentait aussi grand et magnifique que son barrage, mais ce n'était que son propre regard qui lui envoyait ce reflet. Beaucoup trouvaient l'œuvre impressionnante, mais se demandaient à quoi bon si grand, alors qu'Agreste vivait seul ? Pourquoi cette transformation aussi profonde de l'équilibre écologique de leur delta, pour un seul castor ? Mais Agreste n'entendait pas cela, comme s'il était enfermé dans une bulle où seul ce qui devait s'exprimer s'exprimait, et où seul ce qui devait être entendu l'était. Et puis, ce qui devait arriver arriva. La colonie de corbeaux finit par partir plus loin vers le nord, dans une zone moins humide, plus agréable à vivre, et mieux protégée des vents. Les abattages d'arbres, pour la construction du barrage, avaient en effet généré des couloirs où s'engouffraient trop souvent les bourrasques de l'automne et la bise hivernale. Le barrage d'Agreste, une fois terminé, empêchèrent également la remontée des poissons de la rivière vers le delta. Les loutres partirent donc vers des eaux plus poissonneuses, sans crier gare.

Au sommet de sa hutte, au beau milieu du delta, Agreste s'assit et contempla le travail qu'il avait si durement accompli pendant 2 ans. En regardant alentour, il laissa ses yeux parcourir cette belle étendue d'eau, calme et paisible, mais complètement désertée. Plus personne pour venir admirer son œuvre, pour nourrir Agreste de ces regards émerveillés, dont il comprit avoir tant besoin. Il se sentit tout d'un seul coup rapetisser, minuscule sur cette cathédrale de bois, qui lui semblât tout à coup totalement désuète et illusoire. Et avec ce nouveau point de vue, Agreste se sentit subitement désœuvré, et finalement, aussi inintéressant que son barrage n'était grandiose.

« Que vais-je faire maintenant ? Ma cathédrale est bâtie, terminée. J'ai modelé mon delta comme je le souhaitais, comme mon père l'aurait fait à ma place, même mieux que lui, mais mon territoire est vide, et je me sens aussi vide que lui. »

Agreste perdit son enthousiasme, son énergie. Petit à petit, insidieusement, la déprime s'installa, sans qu'il ne la sente venir vraiment. Il continuât de s'occuper de son barrage, sans conviction, par habitude et automatismes. Plusieurs semaines durant, il errât ainsi sur son domaine, comme une âme en peine. Il avait à manger à volonté, il avait bâti un château qui ne faisait plus sa fierté, et son cœur n'y était plus, son âme non plus d'ailleurs.

Puis, un jour, une femelle castor passât par là. Elle fût impressionnée par ce barrage digne des contes de fées. Agreste et Hermione se plurent tout de suite. Lui se sentit penaud et déboussolé devant ces sentiments inconnus. Elle, charmée par cette bâtisse et son propriétaire. Ils se mirent en ménage d'un commun accord, même si Hermione était plus d'accord que lui. Il ressentait en effet toujours ce vide intense, et même, sous les regards d'Hermione, de la gêne face à ce barrage immense devant lequel il se trouvait toujours aussi minuscule. Comme si, pour la première fois, cette construction venait lui faire de l'ombre, venait le mettre en retrait. Il prit conscience de la fausseté dans laquelle il avait vécu jusqu'ici, se confondant dans sa réalisation, dépensant une énergie folle à éviter l'échec de ne pas parvenir à construire cet édifice.

Il ne savait plus qui il était, comment agir, que faire pour paraître beau, grand, fort aux yeux d'Hermione ... en fait, aux siens. C'est elle qui le guidât en n'ayant d'yeux que pour lui. Elle trouvait son barrage beau oui, impressionnant aussi, mais en fait trop grand pour elle. Elle s'en ouvrit à Agreste. Alors, avec son accord, Agreste déconstruisit la dernière partie de son barrage, celle de l'est, qui avait empêché les poissons de remonter la rivière. Oui, il commençait à être à nouveau fier de lui, fier de ses savoirs faire, de sa capacité à réaliser de grandes choses. Et c'est en supprimant cette dernière partie de sa construction qu'il se sentit paradoxalement grandir à nouveau.

Ils virent tous deux les poissons réinvestir le delta. Une autre famille de loutres vint s'installer au pied du saule, pour profiter de ce garde-manger. Ils s'émerveillaient de leurs jeux aquatiques qu'Agreste trouvait inutiles auparavant. Hermione lui montrât qu'elle était amoureuse de lui et non de ce qu'il était capable de faire. Elle lui montrât qu'elle aimait sa présence, son cœur tendre, et ses blessures aussi. Elle prit soin de lui, comme jamais quelqu'un ne le fit, et elle commençât à panser ses plaies. Bien sûr, il continuât à construire et réaliser des chefs d'œuvres, pour Hermione, pour les loutres, ou ses autres voisins. Il retrouvât la fierté de ses réalisations, mais sans s'y confondre, car le principal, pour lui, était bien d'être au près de sa bien aimée, de partager avec elle ce qu'il était vraiment : un castor aimant. Il finit par comprendre que tout le monde porte ses blessures, et que de les montrer donne du charme, comme les rides peuvent dessiner, sur un vieux visage, un livre passionnant et passionné.

Il apprit, auprès d'elle et de leurs enfants, à aimer l'authenticité des moments de partages, des moments de jeux. Il apprit en même temps à s'aimer tel qu'il était, et à vivre de vraies émotions.

Chemin sauvage



« Le faux amour n'est pas immortel comme le véritable ; son flambeau s'éteint avec celui du désir : nous oublions ses trompeuses douceurs, et nous ne gardons que le souvenir des chagrins cruels qu'il nous a causés. »

Louis-Philippe, comte de Ségur

En quittant la clairière, elle se retourna une dernière fois pour profiter de la belle lumière de l'aube, s'emplir les narines des odeurs délicates de ce coin de verdure, écouter une dernière fois le chant des martinets, qu'elle appréciait particulièrement au lever du jour. Elle avait salué, la veille au soir, ses hôtes les blaireaux, chez qui elle venait de passer plusieurs semaines. Elle avait repris du poil de la bête comme on dit, retrouvé son poids et la brillance de son poil digne d'une siamoise en pleine fleur de l'âge. Elle se sentait redevable de ce qu'elle venait de vivre auprès de Blaise, Guss et leur famille. Elle avait plus que nourri son corps, elle repartait tranquille, et rassasiée de partages, de rigolades et de saines confidences.

Elle avait choisi, il y a plusieurs années, de partir, seule, à l'aventure, de se confronter au monde et à la nature sauvage. C'était le seul moyen qu'elle avait trouvé pour reprendre contact avec ses besoins, ses pulsions et sa vraie nature. Retrouver le contact avec sa part « reptilienne », celle nécessaire à la survie même. Elle avait fait ce choix par dépit, se lançant dans cette aventure avec l'intention d'en finir, ou d'en revenir plus forte, et surtout plus libre. Il faut dire que la vie ne l'avait pas épargnée ... À peine sevrée, déjà adoptée ! Une famille d'humain était venue la chercher très tôt dans sa vie, peut être trop tôt :

« J'ai pas compris tout de suite ce qui m'arrivait. J'étais blottie entre mes frères et sœurs, bien au chaud. Notre mère était là, et veillait sur nous. Un petit garçon est arrivé avec ses parents, m'a pris délicatement dans ses mains, après nous avoir observés un moment, et m'a caressée entre les oreilles. Ô que c'était agréable ! Je me suis tout de suite mise à ronronner et me suis calée dans ses bras. Je ne comprenais rien à ce qu'il me racontait, mais sa voix était calme et douce, et il sentait bon le savon. J'étais tellement bien que je me suis assoupie naturellement. En ouvrant les yeux, je n'ai rien reconnu. Mes frères et sœurs n'étaient plus là, ma mère non plus. J'ai miaulé, j'ai appelé, j'ai crié, mais personne n'a répondu.

Je suis restée un moment tétanisée, puis ai commencé à explorer, complètement apeurée, cette maison que je ne connaissais pas ... les bruits étaient différents, les odeurs aussi. Je n'avais plus aucun repère, me sentais de plus en plus perdue dans ces grandes pièces qui sentaient le feu de bois. Des aboiements se faisaient entendre à l'extérieur et ne faisaient qu'attiser ma peur. J'ai cherché un endroit où me cacher et me suis blottie entre deux oreillers, sur un vieux canapé relégué au coin de ce qui devait être le salon, entre deux vieilles armoires normandes. J'avais une vue sur toute la pièce dans cette position légèrement en hauteur, ce qui me rassurait un peu.

Je ne savais rien de la vie, beaucoup trop jeune pour appréhender sereinement ce chamboulement, incapable de réfléchir, toute en émotions, j'aurai voulu disparaître dans un trou de souris. Mon cœur battait la chamade dans ma poitrine, je ressentais un manque profond, un manque inexplicable. C'était comme une déchirure intérieure, dont je ne connaissais pas la source, et qui me donnait presque envie de vomir. J'étais toujours blottie entre mes deux coussins, tremblante d'incompréhension, lorsque j'ai fini par m'assoupir, sans même m'en apercevoir. Réveillée, de temps à autre, par des soubresauts, ou par des bruits inconnus, la fatigue d'avoir tant peur m'emportait de nouveau dans des rêves bizarres. Tantôt, des grandes plaines herbeuses au milieu desquelles je me retrouvais abandonnée, perdue, ne sachant où aller. Tantôt, ma chute d'une branche d'arbre sur laquelle je me

baladais, me retrouvant, quelques mètres plus bas, dans une eau glaciale qui m'avalait, m'aspirait vers le fond, sans que je ne puisse faire quelque chose.

Et puis d'un coup, un bruit sourd m'a réveillée pour de bon, un bruit de porte qui claque. J'ai entendu des pas qui courraient dans tous les sens. Je me suis aplatie encore plus entre mes deux gardes du corps molletonnés, sans faire attention que ma queue dépassait des coussins. Les bruits de pas se sont fait plus légers, se sont rapprochés, et j'ai entendu une voix douce, j'ai senti l'odeur du savon, et tout de suite me suis apaisée. Délicatement, le petit garçon m'a extraite de ma cachette en souriant, tout content de sa prise, et m'a câlinée entre les oreilles et dans le cou. Je ressentais toujours ce grand vide, cette fracture, mais me raccrochais à ce petit bout d'homme, et à son parfum, devenu familier et rassurant. Les jours suivants, je ne trouvais de sérénité et d'apaisement que dans ses bras ou sur ses genoux. Sur le vieux canapé aussi, cette cachette improvisée était devenue mon antre, mon lit, mon refuge.

Dans les premiers temps, je préférais tout de même être sur les genoux de mon petit prince. À cet endroit, je pouvais dormir, m'abandonner à un vrai repos réparateur. Mais, un petit prince, ça bouge tout le temps, ça court, ça joue, ça ne reste pas souvent en place. Alors, je courrais après lui, jouais avec lui en cavalcant derrière la petite balle qu'il me lançait. Même si j'étais fatiguée, cela valait mieux que de rester seule, alors, je faisais en fonction de ce qu'il souhaitait. Une fois la balle attrapée, je m'amusais un instant avec, puis m'étalais de tout mon long en le regardant fixement, la balle juste devant moi. Lorsqu'il s'approchait, je me dressais sur mes pattes, faisais le dos rond en sautillant de travers, ce qui le faisait beaucoup rire, puis regagnais à la vitesse de la lumière ma cachette sur mon canapé.

J'aimais bien ces moments de jeux avec lui, mais un petit d'homme, ça bouge tout le temps. Alors, quand il insistait pour continuer alors que j'étais lassée, je me cachais où je pouvais pour échapper à ce brouhaha fatigant. Je faisais tout pour lui plaire, jouer lorsqu'il en avait l'envie, me lover sur ses genoux durant ses moments de calme, dormir sur son lit pour apaiser ses angoisses nocturnes, ronronner dans ses bras en absorbant ses mauvaises énergies. Ô que oui, avec ce que je lui donnais comme amour, comme attention, il aurait dû m'aimer autant que je l'aimais. Mais, la plupart du temps, il partait toute la journée, je ne sais où, avec un sac dans lequel il mettait des livres et des stylos. Je restais seule, alors, pendant des heures, cachée entre mes deux coussins, en attendant son retour. Seule avec ma déchirure, qui n'attendait que cela pour me brûler. Et quand je m'apaisais enfin, en fin de journée, le voilà de retour à sauter partout, voulant jouer avec moi, sans même voir que je ne souhaitais que ses bras et ses caresses, qui, seuls, parvenaient à apaiser ce manque que je ne comprenais pas.

Je le haïssais dans ces moments-là. Je miaulais et me débattais lorsqu'il essayait de m'attraper, me contorsionnant dans tous les sens pour échapper à mon bourreau. Plusieurs fois, je l'ai griffé à la main, planté mes griffes dans ses épaules, pour sauter à terre dans son dos et fuir. Je partais me cacher sous l'une des deux armoires normandes, tout au fond, contre le mur, et pouvais y rester des heures, prête à défendre coûte que coûte ma tranquillité. À ces moments-là, tout me semblait dangereux au-dehors de ma cachette. J'étais comme une furie, comme un louve violente et sanguinaire, défendant son territoire. Seule, sous mon armoire normande, je n'y restais finalement pas longtemps. Une fois ma fureur redescendue, la solitude refaisait surface, avec son cortège de douleurs.

Alors, je sortais de ma cachette, m'approchant de mon petit prince avec ma démarche féline. Je lui faisais les yeux doux, m'allongeant sur le sol comme une panthère, lascivement, faisant mine de ne pas le regarder. Puis, je me roulais sur un côté, puis sur l'autre pour attirer son attention, étirais délicatement une patte vers lui. Si cela ne suffisait pas, je prenais des postures dignes des plus grands maîtres yogis. Je voyais dans ses yeux qu'il était émerveillé de me voir faire, stupéfait par ma souplesse et par la grâce féline. Ô oui, que j'aimais voir Antoine aussi captivé et séduit par ma présence et mes postures. J'ai appris, au fur et à mesure du temps, à en jouer quand je souhaitais de l'attention. Je suis passée maîtresse dans l'art de charmer, sans même m'en apercevoir. Je ne pouvais vivre sans avoir son attention, et surtout, sans ressentir dans ses regards qu'il m'aimait, qu'il ne m'abandonnerait pas. Je ne supportais plus la solitude, je ne supportais pas de ne pas aimer, ni même de ne pas être aimée en retour, de ne pas être au centre des préoccupations de l'autre.

Un jour, j'ai compris qu'il allait à l'école tous les jours de la semaine, sauf le samedi et le dimanche, qu'il y était obligé. Cela m'a rassurée un peu. Alors, lorsqu'il était parti, pour ne pas rester dans ma solitude, j'allais ronronner dans les pattes de sa maman. Là encore, mes numéros de séduction fonctionnaient à merveille, la plupart du temps. Venir frotter mes moustaches sur ses jambes, me procurait énormément de bien et d'émotions. Je retrouvais presque les sensations qui me traversaient lorsque j'étais contre le ventre de ma mère. Ce doit être un truc de maman, ça, d'avoir ce pouvoir de rassurer. Et même si je le faisais plus pour marquer mon territoire, elle semblait prendre la chose comme une marque d'affection, et elle en était souvent très émue. Alors, peu importe, je continuais à le faire, malgré cette incompréhension, car je n'étais plus seule la journée. Je m'attachais donc à être attentive à ce qu'elle souhaitait, pour nourrir cette nouvelle relation naissante.

Voilà comment s'est déroulée ma prime jeunesse dans cette famille. Je courrais de jambes en jambes, de jeux en jeux, de genoux en genoux, retrouvais mon canapé et mes deux coussins de moins en moins souvent, pour mon plus grand soulagement. Tout occupée que j'étais à prendre ma place, à devancer les besoins d'Antoine ou de Brigitte, sa maman. Les jours filaient et défilaient, je devenais adulte, sans m'en rendre compte, tout en regardant le ventre de Brigitte s'arrondir lentement. Elle prenait de plus en plus de moment de repos, dans son fauteuil, au coin du feu, recherchait de plus en plus ma présence. Alors, je passais, comme elle, des heures près de l'âtre, blottie sur ses genoux, donnant cette présence câline dont elle avait tant besoin. Mes ronronnements l'apaisaient, je le ressentais bien. Je sentais aussi la vie se développer en elle, au fur et à mesure que son ventre s'arrondissait.

J'étais là pour elle, et dès que mon petit prince revenait de l'école, j'étais là pour lui. Jouer, l'aider à se calmer devant ses devoirs, lui apporter les câlins que sa mère lui donnait de moins en moins souvent, tout absorbée qu'elle était par son état. Je restais toujours sur son lit, au moment du coucher, jusqu'à ce qu'il s'endorme. Ma présence le rassurait autant qu'elle l'enchantait. Puis, une fois endormi, je descendais dans le salon donner à sa mère sa dose d'apaisement et de présence féminine qui lui manquait. La vie s'écoulait simplement, j'avais trouvé ma place et j'en avais oublié ma brûlante déchirure. Et enfin, le jour arriva, ce jour où Brigitte donna naissance à une jolie petite fille, qu'ils prénommèrent Louise. J'étais tellement émue par l'événement et par la bouille d'ange de Louise, que je n'osais l'approcher

de trop près. J'étais portée par la joie de la maisonnée, heureuse que la famille s'agrandisse, tout comme Antoine, sous le charme de sa sœur. Un parfum de bonheur intégral flottait sur la famille et tous ses membres, dont je faisais partie à présent.

Le père, Pierre, était rarement là, occupé avec ses chiens qu'il élevait et entraînait pour des courses, si j'ai bien compris. Mon royaume était dans la maison, le sien, à l'extérieur. Mais, avec l'arrivée de Louise, je le voyais plus souvent et ai appris à le connaître. Un peu bourru et taiseux, il avait un côté sensible, et adorait les animaux. Il m'appréciait, sans plus, mais cela me suffisait. Les mois ont passé, défilé bien trop vite. Louise a grandi, Antoine jouait de plus en plus avec elle, Brigitte s'affairait en cuisine, en ménage, en éducation. Louise était turbulente, capricieuse et lunatique. Il fallait qu'elle attire l'attention, qu'elle capte les regards de tous. Je sentais ma place se réduire de jour en jour, reléguée à la peluche que l'on vient chercher lorsqu'on a besoin de tranquillité et de réconfort. Alors je réconfortais, j'apaisais. Ces moments étaient de plus en plus rares et de plus en plus courts. Et à chaque fois qu'ils s'arrêtaient, j'étais submergée d'une émotion froide et profonde de rejet, d'abandon. J'ai retrouvé ma cachette, sous mon armoire normande, seul endroit où Louise ne pouvait pas me trouver. Et ma déchirure se refit sentir, comme une marque déposée en moi au fer rouge, toujours aussi incompréhensible et sournoise. J'oscillais entre des périodes de rage profonde et de désespoir intense. Comment pouvaient-ils me délaisser après tout ce que j'avais fait pour eux ? Comment pouvaient-ils avoir oublié ce que je leur donnais comme amour ?

Je me suis enfoncée, peu à peu, dans l'isolement, ruminant une rage grandissante qui meublait ma solitude. Je finis par sortir de la maison régulièrement, pour fuir cet intérieur qui me rejetait, passant mes journées dans la cours, loin des chiens et loin des hommes. J'avais le cœur lourd, trompais ma solitude avec l'exploration des hangars, des champs et des haies à l'entour. Mais, on peut se tromper soi-même, on ne trompe pas la solitude, qui nous revient en pleine face quand on s'y attend le moins. Alors que je rentrais à la maison, un soir, toute la famille était au salon, installée autour de la table basse. Des paquets y étaient déposés, et Antoine les ouvrait les uns après les autres. Je m'approchais avec ma démarche féline, m'étirais les pattes avant et le dos pour attirer son attention, mais rien. Personne ne me voyait, ne me remarquait. Louise trépignait de ne pas avoir de cadeaux, Brigitte tentait de la calmer, pendant que Pierre aidait Antoine à monter un camion grue pour qu'il puisse jouer avec. Je m'approchais un peu plus, frottant mes moustaches contre la jambe de mon petit prince qui me poussa aussitôt. Je me frottais alors contre les jambes de Brigitte, déjà stressée par Louise, et je reçus un nouveau refus. Mon cœur était brisé, je souffrais le martyre de tant d'indifférence. Comment pouvaient-ils ne pas voir que je souffrais autant, que j'avais besoin de leur attention, de leur amour, de me sentir utile sur leurs genoux, dans leurs bras. Alors je me suis mise à miauler pour leur expliquer, pour leur crier mon désespoir, mon manque, mon amour et mon besoin d'amour. La seule réponse fut un coup de torchon qui m'effrayât à me rompre le cœur. Je courus me réfugier sous mon armoire, tremblante de peur et de colère. Je n'avais plus de place dans le cœur de personne. Seule mon armoire normande semblait encore m'accueillir. Je suis restée des heures dans ma cachette, blottie contre le mur, à espérer qu'Antoine vienne me chercher, à espérer que Brigitte m'appelle. Mais rien, tous sont allés se coucher sans une once d'inquiétude de ne pas me voir, sans une once d'attention pour me dire bonne nuit.

Une grande brûlure m'a envahit, cette déchirure, si longtemps restée à l'écart, revint me frapper les tripes à me fendre l'âme toute entière. Je n'avais plus personne, je tombais de ma branche sur laquelle je courais, et me retrouvais quelques mètres plus bas, dans l'eau glaciale d'une solitude profonde, qui m'aspirait vers le fond sans que je ne puisse rien faire. Au milieu de la nuit, j'étais toujours sous mon armoire, complètement vidée. J'ai tellement couru après les besoins des autres pour y répondre, que je ne savais même pas ce dont j'avais besoin, là, maintenant ; De quoi avais-je besoin ? Que voulais-je faire ? De quoi avais-je envie pour moi, là, maintenant ? Aucune réponse ne vint, m'aspirant encore un peu plus dans mon apathie.

Comme un appel, à deux heures du matin, alors que j'étais toujours en train de dépérir sous mon armoire, les chiens se sont mis à hurler à la mort, les uns après les autres, comme s'ils voulaient me tirer de ma torpeur. J'entendis Pierre descendre l'escalier, puis prendre son manteau, tout inquiet qu'il était pour sa meute. Je n'ai pas réfléchi, quelque chose m'a tirée, m'a poussée en avant. J'ai profité que Pierre sorte par la cuisine pour me faufiler entre ses jambes et gagner le hangar. Il n'a même pas remarqué ma fuite. À ma sortie, les chiens se sont tus, ils m'appelaient vraiment, sans doute. En passant devant le chenil, une fois Pierre rentré, le plus vieux des lévriers m'interpella : « Tu as l'air complètement perdue jeune fille. Ta boussole intérieure semble bien s'être dérégulée. Si tu veux qu'elle fonctionne à nouveau, tu dois trouver ton nord. Va, quelle que soit la direction que tu choisisses, c'est sur le chemin que tu le retrouveras ».

Je l'ai remercié d'un signe de tête, sans vraiment comprendre ce qu'il me disait, et ai commencé mon pèlerinage. Je n'avais plus rien à perdre, le cœur vide, l'âme déchiquetée, je pouvais mourir ou trouver mon nord, peu importait, il me fallait juste bouger, m'éloigner, alors, je suis partie, sans but, sans espérance, sans rêve, mécaniquement, droit devant.

Je me suis confrontée à moi même, pas le choix dans cette vie de Bohême. Mon instinct de survie a été le premier à répondre à l'appel. Chasser, manger, dormir d'une oreille. Je ne savais même pas que j'en étais capable. Je n'ai fait aucune rencontre durant des semaines, comme si l'univers tout entier conspirait à me maintenir dans la solitude. Je me serais bien liée à un autre marcheur errant pourtant, pour avoir de la compagnie et retrouver un semblant de vie. Mais non, personne durant des semaines !

Et puis, j'ai commencé à apprécier un lever de soleil, par un froid matin d'hiver. Les couleurs étaient sublimes, propices à la rêverie. Et puis, un chant d'oiseau, léger et harmonieux, comme pour m'appeler à continuer. Puis, les flocons de neige qui jouaient avec le vent, blanchissant les ramures des arbres. Et de plus en plus de détails m'invitaient à m'émerveiller, à voir la vie danser sous mes yeux. J'ai appris de moi que j'aimais ces instants de contemplation, que la vie vibrait quels que soient mes états d'âme, quelles que soient mes blessures. À courir derrière les besoins des autres pour y répondre, et attendre l'amour en retour, je me suis coupée de ces instants, je me suis coupée de moi même, de mes besoins et envies. J'apprenais à les découvrir, à les aimer, j'apprenais que je n'avais pas besoin de l'autre pour danser au milieu de cette nature, pour danser ma vie.

Mon orgueil fut de croire que j'étais indispensable au bien être de mon petit prince, de sa maman aussi, alors que c'était eux qui m'étaient indispensables à me sentir aimée, et pour

de mauvaises raisons en plus. Je leur en ai voulu longtemps de m'avoir oubliée si vite, alors que je vivais toujours chez eux, de ne pas comprendre ce dont j'avais besoin. Comment auraient-ils pu d'ailleurs, alors que je ne le savais pas moi-même. J'en viens même à regretter de les avoir aimés d'aussi mauvaises manières. C'est pour cela que je retourne chez eux aujourd'hui, voir où ils en sont et peut être, partager une nouvelle vie en leur compagnie, s'ils le veulent bien.

Le vieux lévrier avait raison, c'est sur le chemin que j'ai trouvé mon nord. J'espère le revoir, lui aussi, pour le remercier mieux que je ne l'ai fait à mon départ. Ce qui me fait retourner chez eux est, sans doute, la peur intense que j'ai ressentie en fuyant ce jeune loup blanc, dans les grandes forêts du nord. Cette expérience m'a montré la fragilité de ma vie, la nécessité de vivre de vraies expériences. C'est en prenant la responsabilité de mes propres besoins, que je peux, aujourd'hui, être en relation saine avec autrui. C'est parce que je peux être en relation avec moi-même, que je peux être en relation avec l'autre, sans m'y confondre !

C'est aussi ce que m'a montré mon séjour chez Guss. La famille blaireau a fait preuve d'une grande générosité, et j'ai pu être en relation avec eux sans ce réflexe qui était mien de m'oublier moi même, de « fusionner » dans la relation. Et qu'est-ce que c'est bon d'être Soi, un être unique, indépendant tout en étant relié aux autres et à l'Univers !

J'ai envie de continuer à apprendre à aimer et aider, Antoine, Brigitte, peut être Louise, sans attendre en retour cette illusion d'amour, qui m'a fait courir de genoux en genoux toute mon enfance.

Vols stationnaires



« Les esprits trop complaisants ont une pente naturelle à l'inconstance. »

Simon de Bignicourt

Après avoir parcouru des milliers de kilomètres, après avoir rencontré un grand loup blanc dans des plaines du nord, un cousin éloigné dans la ramure d'un vieux châtaignier, Tsao est arrivé plus au sud, dans la chaleur douce et humide d'une île tropicale.

« J'ai décidé de m'y arrêter quelque temps, pour me remettre de ces longues semaines de voyage, mais aussi pour en découvrir les richesses. Sur cette île, j'ai rencontré Max. Il est vite devenu un ami. Il m'a fait rire dès notre première rencontre, rien qu'avec son prénom ; Max, pour un colibri, vous vous rendez compte ? Pour le plus petit des oiseaux du monde connu, qu'est-ce que j'ai ri en entendant ça ! Et Max sait en rire, plein d'humour, toujours à régaler la galerie de sa vivacité d'esprit et de ses pitreries.

Il fait partie de ces individus qui t'enchantent, avec lesquels tout paraît simple et joyeux. Jamais de problème avec lui. Il a une capacité à te faire voir les choses sous un angle particulier, qui embellit les situations les plus laides, et éclaire les circonstances les plus sombres. « T'inquiète » répète-t-il à longueur de temps, « t'inquiète, je gère ... ».

Il est comme ça Max, toujours en mouvement, à butiner à droite et à gauche. Et oui, il est libre Max ... »

« À quoi ça sert de s'inquiéter – dit Max – Que tu sois inquiet ou pas, ça change quoi à ton problème ? Un mauvais moment est toujours plus facile à vivre avec le sourire, qu'en faisant la gueule, non ? Alors cool man, prends la vie du bon côté ... C'est pas la Jamaïque ici, mais tu as quand même le pouvoir de te créer une vie heureuse. Souffrir n'a jamais été utile à personne. Tiens, pas plus tard que l'année dernière, tout le monde s'affolait de voir aussi peu de tortues venir pondre sur notre plage. C'est pas normal, disaient les uns, c'est un mauvais présage disaient les autres ! Il va arriver un truc grave, c'est certain pensait tout le monde.

C'est vrai qu'il y en avait moins que d'habitude, beaucoup moins, quelques centaines tout au plus, au lieu des milliers habituels. Réchauffement climatique ? Sur-chasse ou sur-mortalité ? personne ne savait, et tout le monde y allait de son commentaire, de ses doutes et de ses appréhensions quant au devenir de notre île. Pendant trois semaines, je répétais à qui voulait l'entendre de ne pas s'inquiéter, qu'il y avait forcément une explication beaucoup moins dramatique que les scénarii que tous imaginaient. Personne ne m'a écouté. Alors, j'ai laissé parler et ai continué mon petit bonhomme de chemin. Je tentais de distraire les plus jeunes, tout affolés qu'ils étaient de voir leurs aînés stressés, presque effrayés pour certains. Je leur organisais des chasses aux trésors. J'ai toujours adoré ça quand j'étais même. Qu'est-ce qu'on s'est amusé ! Moi à les organiser, et eux à chercher frénétiquement les indices, les uns après les autres, tentant de découvrir la solution des énigmes pour arriver les premiers au trésor. Et une fois découvert, on le partageait tous ensemble, et je sortais ma guitare pour les faire tous chanter.

Bon, je dois avouer que je ne joue pas très bien encore, et que ma voix n'est pas des plus mélodieuses. Ça tient au fait que j'ai commencé à apprendre la musique sur le tard, et, que nous, les oiseaux mouche comme on nous appelle parfois, n'avons pas le talent du rossignol ou du merle chanteur. Bon, en même temps, c'est pas dramatique, les petits chantaient à s'égosiller, riaient ensemble et on passait vraiment de belles soirées, loin des peurs et de la paranoïa ambiante, même si, de semaine en semaine, les tortues ne montraient toujours pas le bout de leurs écailles.

Les enfants ont même voulu monter un groupe de musique. Ô que j'étais heureux. Je les ai aidés à trouver des instruments, à leur transmettre le peu de savoirs musicaux en ma possession, et passais des soirées à jouer avec eux. Quelle cacophonie au début !! Mais c'était vraiment drôle. Ils ont vite progressé, voulaient jouer de plus en plus souvent. Alors, je les ai laissé faire et suis retourné à mes affaires. Pour ma part, je ne souhaitais pas aller plus loin dans le groupe. Ils s'amusaient bien entre eux, et c'était bien là le principal.

Les petits m'en ont voulu de les avoir laissé tomber comme ça, d'un coup. Mais j'avais d'autres projets, l'agrandissement de mon nid, l'exploration d'une partie de la forêt que je ne connaissais pas, et deux trois autres trucs intéressants et amusants. Alors je ne pouvais pas rester engagé dans cette aventure, qui n'était pas la mienne d'ailleurs, et qui finissait par m'ennuyer un peu. Et puis, ils ont appris à se débrouiller seuls, entre eux, et ça, c'est pas plus mal. Ils me remercieront certainement un jour d'ailleurs. En attendant, faut que je vous laisse, j'ai à faire. Au plaisir ... ». Max s'envola et disparut dans les frondaisons de l'orée de la forêt, laissant Tsao dans ses pensées :

« Et les tortues ne sont toujours pas arrivées. Mais bon, rien ne sert de s'inquiéter dirait Max. Depuis que je suis sur l'île, je vois bien qu'elles représentent énormément pour les habitants. Au-delà de la manne touristique, elles sont presque des divinités à leurs yeux. Elles vivent des dizaines et des dizaines d'années, des centaines pour certaines. Elles reviennent toujours donner la vie là où elles l'ont reçue. Mais uniquement après avoir vécu des dizaines d'années sans y revenir, et avoir traversé mers et océans. C'est magique non, et très mystérieux. Il y a vraiment de quoi y voir plus grand que soi. Et quand on regarde une tortue arriver sur la plage, elle se traîne laborieusement, passe la moitié de la nuit à creuser un trou, assez profond mais pas trop, y pond, puis rebouche le trou avec autant de labeur et de difficulté. Il y a vraiment quelque chose de profond, de magique à regarder ce miracle de la nature. Mais Max, lui, ne peut regarder dans cette profondeur, tout occupé qu'il est à chercher un ailleurs, à passer d'une activité à l'autre, comme s'il courrait après quelque chose.

Je l'aime bien moi, Max. Quand je me retrouve avec lui, je suis certain de passer un moment délicieux, fait de joies et de musique, un moment enchanteur, qui nettoie les mauvaises pensées et les énergies trop basses. À visiter l'île et rencontrer ses habitants, comme j'aime le faire, j'ai remarqué que je ne suis pas le seul à profiter de son optimisme contagieux. Pas mal d'habitants viennent le voir pour faire la fête, l'écouter chanter, le temps d'une soirée, avec sa guitare, l'entendre raconter ses blagues et ses aventures. Contagieux, c'est le mot que tous donnent à l'évocation de l'optimisme de Max. Et tous s'amuse de sa gourmandise légendaire, toujours à butiner les fleurs innombrables de l'île, y trouvant des saveurs et des fragrances que seul lui peut raconter et déclamer aussi joliment.

Ils disent aussi de lui qu'il est un peu rebelle dès qu'une décision commune est prise, et est un peu contraignante pour tous. Ils le voient, dans ces moments-là, partir avec un sourire au bec, et disparaître pendant des jours, jusqu'à ce que la décision n'ait plus lieu d'être. Rebelle, il l'est, c'est indéniable et indiscipliné aussi. C'est vrai que par définition, la discipline est légèrement contraignante, voir souffrante ! Et ça, Max, il aime pas. »

Cela fait plusieurs semaines maintenant que Tsao n'a pas vu Max. Ce soir, la pleine lune

éclairer le rivage comme en plein jour, et Tsao entend une effervescence monter d'un peu partout. Comme des murmures dans un premier temps, puis ces murmures se transforment en bruits, puis en clameur. « Elles arrivent, elles arrivent » peut-il entendre. Tsao prend son envol et plane jusqu'à la mer. Sur la plage et dans les vagues, il les voit arriver dans un ballet désordonné. En quelques dizaines de minutes, il ne peut plus voir la couleur du sable, tellement il y a de tortues. Tout le monde arrive pour contempler ce spectacle, avec de grands oufs de soulagement. Tsao se pose avec élégance et sans un bruit sur une branche basse d'un arbre en bord de plage, pour participer à la joie ambiante.

« Tu vois ? Je te l'avais dit. Pas besoin de s'inquiéter ! » ... Tsao se retourne, et son regard rencontre le sourire de Max, posé lui aussi sur une branche du même arbre, se délectant du spectacle féérique de ce ballet irréel.

« Ah, te voilà de retour Max ! Je suis heureux de te voir ... ».

« Moi aussi Tsao je suis heureux d'être là et de voir que tu n'es pas reparti. Ces dernières semaines ont été denses pour moi. J'ai parcouru des endroits de l'île dont je n'aurais pu soupçonner la beauté fabuleuse. Tu aurais vu ça, Tsao, des fleurs magnifiques à m'en faire perdre la tête, assez grande pour que j'y entre tout entier. Des couleurs flamboyantes, d'or et d'argent, de pourpre et d'azur, venant orner les riches nuances de vert des feuillages, et égayer les marrons des tiges et des troncs des arbres. Tu aurais senti les odeurs magnifiques, à t'en faire pleurer, touches de vanille par ici, de bergamotes par là, tantôt épicées, tantôt douces comme le duvet des tout petits. Tous mes sens se sont mélangés, je regardais les parfums, goûtais les couleurs, et sentais les nectars. C'était incroyable, et te le raconter comme je le fais est d'une fadeur absolue. Je t'y emmènerai si tu veux. Ces explorations m'ont bien pris plusieurs jours. Au bout d'un moment, je suis rentré chez moi, un peu fatigué je dois dire, rejoindre ma compagne. Je lui ai raconté mon périple tout en agrandissant notre nid. Nous irons peut-être nous installer là-bas tous les deux, un de ces quatre. Puis, des amis sont venus passer quelques jours, nous avons mangé et chanté, nous nous sommes raconté nos souvenirs d'enfance. Le lendemain de leur départ, je suis parti voir mes petits amis et leur groupe de musique. Qu'est-ce qu'ils se débrouillent bien maintenant, c'est un plaisir de chanter avec eux. J'ai bricolé à droite à gauche, je voulais finir mes différents chantiers, quand j'ai entendu les clameurs monter. Alors, je verrai ça plus tard. Pour le moment, c'est ici qu'il faut être, toujours au plus proche de la fête, tu ne crois pas ? ».

Même Tsao, qui parcourt le monde depuis plusieurs années maintenant, est stupéfait du rythme de vie de Max. Toujours à faire quelque chose, à se lancer dans de nouveaux projets, dès que le rythme baisse un peu. Jamais un moment de tranquillité, de silence, de repos, comme si l'ennui était son pire ennemi, comme si s'arrêter le mettait face à ses peurs, ou à ses souffrances peut-être. D'ailleurs, c'est un peu ça, de la fuite. Dès qu'une situation devient pesante, Max se détourne vers d'autres activités, toujours avec une bonne raison, et des explications rationnelles toutes meilleures les unes que les autres. Ça fait partie de son charme, et c'est vrai que Max a un avis sur tout.

En pleine cogitation, Tsao se retourne vers son ami. Il le voit observer les tortues avec un je ne sais quoi dans le regard jamais vu auparavant.

« Tu parais absorbé et ému par ce que tu vois mon ami !? » lui dit Tsao avec douceur.

« Oui, je suis heureux de voir le retour des tortues. Tu sais qu'elles sont importantes pour nous ? C'est une tradition, qui nous vient du fond des âges, de venir assister, presque en prière, à leurs pondaisons. Elles ont un lien avec le divin pour les îliens que nous sommes. Elles sont ses messagers. J'aime les voir arriver, car c'est une grande fête pour nous. Elles viennent chaque année au même mois de la même saison nous dire que nous ne sommes pas seuls. Une fois reparties, nous faisons un grand rassemblement pour célébrer l'événement. »

« J'ai l'impression que c'est un peu plus, pour toi, que ce que tu me racontes ... ! »

« Peu importe, elles sont là, et c'est le principal ! »

« Qu'est-ce qui te touche à ce point, ce soir. Je ressens que c'est plus profond que tu ne veux bien le montrer. Je suis ton ami, et je me préoccupe de toi. C'est pour cela que je te pose cette question. Si tu ne veux pas partager avec moi ce que tu ressens, dis-le-moi, et ce sera Ok pour moi ... »

Tsao sent bien que ses questions mettent Max au bord de quelque chose qu'il ne comprend peut-être pas lui-même. Mais pour lui, un ami, un vrai, n'est pas là uniquement pour flatter ou aller dans le sens de l'autre, quelles que soient les circonstances. Alors, au risque de brusquer un peu son ami, il ose.

Après quelques minutes de silence, qui parurent au hibou une éternité, le son de la voix de Max se fit entendre, plus fébrile, presque rêveuse et lointaine.

« Tu as raison, Tsao, j'ai le cœur bizarre à chaque fois que je regarde nos tortues débarquer sur notre plage. Je ne sais pas bien pourquoi. J'ai toujours échafaudé des explications logiques, parfois un peu tordues, pour répondre aux questions que je me pose. Peut-être même pour m'échapper de cette sensation bizarre que je ressens là, maintenant. C'est pas confortable, et j'ai toujours évité ce qui n'est pas confortable. Tu sais, j'ai perdu mon père très jeune, il était grand et fort je me souviens. Ma vie était belle, heureuse chaque jour, ma mère me protégeait, peut être un peu trop, mais tu connais les mères ! La disparition de mon père a eu lieu à cette même période de l'année, lorsque les tortues repartent au large, une fois leur ponte terminée. Je ne m'en souviens que très peu, ce sont mes proches qui me l'ont raconté, avec plus de détails que mes souvenirs peuvent m'en offrir. Il paraît que je disais à tout le monde que mon père était parti avec les tortues, et qu'il reviendrait un jour à la même saison. J'y ai cru longtemps, tu sais ... Une façon, peut être, d'enchanter cette épreuve, pour ne pas en ressentir la souffrance. C'est une belle histoire, et à te la raconter maintenant, c'est peut être cela qui me fait bizarre : il n'est jamais revenu. Peut-être y crois-je encore, quelque part ? En tout cas, tout le monde dit que ça m'a forgé le caractère ... peut-être que oui, peut-être que non. En même temps, rien ne sert de se lamenter, non ? Ça ne le fera certainement pas revenir ! »

Tsao ressent très clairement l'émotion de Max à évoquer la perte de son père. Mais cette émotion lui paraît être loin, à des milliards d'années lumières.

« Tu as raison Max, tes lamentations ne le feront pas revenir, et c'est une belle histoire que tu t'es inventée à cette époque. Mais quand je t'écoute, j'ai l'impression, du coup, que tu n'as jamais pleuré ton père ? »

« Personne ne m'a raconté que j'ai été triste. Tu sais, mon père aimait que les choses se passent bien, il mettait toujours de l'énergie pour rendre les autres heureux, ceux de sa famille en particulier. La vie était belle à ses côtés, joyeuse et facile. Je tiens peut être cela de lui. J'ai sans doute hérité de son optimisme. Et puis ma mère a tout fait pour que je ressente le moins possible le manque. Mais elle, elle était triste, j'ai le souvenir de le ressentir fréquemment. Alors j'ai pris de la distance avec elle, je partais explorer, seul, les alentours du nid, au début, puis, de plus en plus loin, et mes virées ont été de plus en plus longues. J'ai appris à aimer découvrir des goûts inconnus, des paysages jamais vus, rencontrer des gens pour danser avec eux, chanter. Oui, peut être qu'en définitive, ils ont raison ; Ça a dû forger mon caractère ! Et c'est bien comme ça ... »

« Oui, je comprends. Ton histoire me rappelle les paroles sages d'un maître Zen que j'ai bien connu. Il disait – « Tu ne peux pas éviter la douleur. La souffrance, elle, tu peux l'éviter ! » – Tu vois, la souffrance, c'est tout ce que tu te racontes quand tu ressens une douleur, tout ce que ton esprit peut rajouter à la douleur, comme un petit vélo qui pédale dans ta tête, et finit par transformer la douleur en souffrance. C'est important de ne pas confondre les deux. Tu es passé maître dans l'évitement de la souffrance, mais ça te fait fuir ta douleur. Peut-être pourrais-tu accepter et mieux accueillir les douleurs que tu ressens ? Elles te permettraient de reconnaître tes besoins, tes vulnérabilités, et au final, de te connaître mieux ».

« Ah les sagesses orientales ! Je vais y réfléchir. Pour l'instant, je vais trouver mes petits musiciens pour organiser un concert pour la fête de cette nuit. Ça, c'est important. À tout à l'heure mon ami ... »

Max s'envola sans même attendre la réponse de Tsao. Ils se croisèrent plusieurs fois à cette belle fête des tortues. Tous les habitants de la petite île dansèrent, mangèrent, rirent durant trois jours et trois nuits. C'est quelque temps plus tard que Tsao décida de reprendre sa route vers le sud, le Chili et la Patagonie, promettant à tous qu'il repasserait par ici à son retour. Ce périple lui prit presque deux années entières. Il revint, comme promis, juste avant que les tortues n'envahissent la plage et le cœur des habitants.

« Tsao, te voilà de retour !! Ton voyage s'est bien passé ? Je t'ai vu arriver de loin. Les hiboux, c'est pas courant ici. »

« Hé, bonjour Max, toujours aussi dynamique je vois. Tu n'as pas changé ! »

« Oh, pas changé, pas changé, je n'y crois pas beaucoup. Mais je te remercie quand même. »

Tous les deux, confortablement perchés sur une grosse branche, se regardèrent un moment, profitant l'un l'autre de la présence de son ami, sans avoir besoin de parler, d'échanger, ressentant simplement le plaisir de la compagnie de l'autre. Max avait l'air calme, et profitait de ce moment, un large sourire au bec. Tsao finit par être intrigué par le silence de Max, par sa posture calme et sereine.

« Tout va bien Max ? »

« Parfaitement bien Tsao. »

« Je pars deux petites années, laissant un Max survolté, toujours à voler par monts et par

vaux, incapable de rester ni en place, ni dans le silence plus de trente secondes, et quand je reviens, ce même Max reste Zen et silencieux près de cinq minutes devant moi ! Je suis impressionné, presque inquiet, et surtout curieux. Que t'est-il arrivé mon ami ? »

« Je te le dis depuis que l'on se connaît, t'inquiète pas, tout va bien. Je suis heureux, toujours aussi optimiste, et amoureux de la vie et de ses plaisirs. Ce qui s'est passé depuis ton départ ? Juste avant de prendre ton envol vers le sud, tu as semé une graine dans mon jardin intérieur. Et cette graine a fini par germer, presque malgré moi. Tu te souviens ? Ton histoire de douleur et de souffrance ... »

« Oui, je me souviens très bien »

« L'idée a dû faire son chemin toute seule, sans qu'elle ne soit présente à mon esprit. Mais, petit à petit, j'ai pris conscience de ma frénésie, toujours besoin de bouger, de trouver des explications rationnelles à tout et n'importe quoi, de chercher toujours des choses compliquées. Malgré moi, j'ai commencé à prendre le temps de regarder sans faire, de me poser quelque part, et de ne rien vouloir en particulier. Au début, ça ne durait pas longtemps. Ça devenait vite inconfortable, sans que je n'identifie pourquoi. Et puis, je me suis souvenu des paroles de ton vieux chinois. La douleur ne peut pas être évitée, et elle peut te guider vers la connaissance de Soi. Alors, malgré l'inconfort, j'ai commencé à m'obliger à rester un peu plus longtemps dans ces moments d'inaction, de pause. Comme je ne peux éviter la douleur, j'ai fait avec, j'ai appris à accepter ce qui est. Et en prenant ces temps, de plus en plus longs, j'ai commencé à rencontrer mon monde intérieur. Quels voyages !! mes longues expéditions en forêts ne sont pas grand-chose à côté !

Alors merci mon ami de savoir semer des graines comme tu le fais. Je suis heureux, optimiste et fier de l'être, mais je ne cours plus après mes chimères, et je prends le temps de profiter des choses simples ... Et ça, c'est un régal de tous les jours. »

La clé des champs



« N'accuse point la mer à ton second naufrage »

Publius Syrus

« Mais qu'est-ce qu'ils font ? Ils savent pourtant bien qu'on a pas le droit de quitter le pré ! C'est interdit, on pourrait se perdre, ou faire des rencontres dangereuses. C'est carrément de la folie, on ne sait même pas ce qu'il y a derrière la colline. » Japet se retourne et s'aperçoit qu'il reste seul au milieu de son pré. Les autres chevaux sont en train de passer par le trou de la clôture, laissé béant par la tempête de cette nuit. Il tremble encore de ce déchaînement inhabituel des éléments, qui l'a empêché de fermer l'œil de toute la nuit. Ils s'étaient tous regroupés au milieu du pâturage, les uns contre les autres, pour se tenir chaud, et surtout se rassurer mutuellement. Mais le fond anxieux de Japet ne l'a pas laissé tranquille une minute. Jamais il n'avait vécu un tel orage. Il s'était calé au milieu des autres et, malgré cela, il avait eu l'impression d'être seul au monde, perdu dans les bourrasques du vent et le vacarme des feuillages des arbres de la lisière. Ses jambes flageolaient et ne le tenaient presque plus. Pourtant, c'est un jeune mâle, un cheval de trait. Il n'a toujours pas atteint l'âge adulte et mesure déjà près d'un mètre cinquante-cinq au garrot, tout en approchant les sept cents kilos de muscles. Malgré cette carrure, rien n'y fait, il est tétanisé par la peur de ce qui vient d'advenir, peur renforcée par celle de voir ses congénères partir de ce pré protecteur en le laissant seul. Il ne sait pas quoi faire, partir avec les autres ? ou rester là, dans ce champ qu'il connaît si bien ? Il doute, ne sait pas quoi choisir, aucune de ces deux options ne lui convient. « Restez là » crie-t-il, se surprenant lui-même par la puissance de son hennissement, « Restez là, il faut rester, ne partez pas ! ».

Mais tous restent indifférents à ses appels, comme si personne ne l'entendait. Seul son frère fait demi tour, revient vers lui au petit trot, tout étonné de le voir seul, planté au milieu du champ.

« Hé bien qu'est-ce que tu fais ? Tout le monde s'en va, et toi tu restes là, planté comme un âne ! Qu'est-ce que tu attends ? Tu vas pas rester tout seul tout de même ! On doit rester en groupe, on est toujours resté en groupe ... Allez viens ... dépêche-toi ».

À peine a-t-il fini sa phrase, que Crios se retourne et repart vers le troupeau dont les derniers finissent de franchir la clôture. Japet hésite encore, ne sait toujours pas quoi faire. Rien dans son corps ni dans son cœur ne l'appelle à rester seul, et rien ne l'appelle non plus à sortir de ce pré. Crios lance un regard en arrière pour voir si son frère suit ...

« On reste en groupe, il est marrant lui », se morfond Japet. « Je sais que je peux lui faire confiance, mais qu'est-ce qu'il en sait qu'on ne sera pas séparé à un moment ou à un autre, hein ? Moi, j'en suis pas certain ! C'est facile pour lui, on dirait qu'il n'a jamais peur de rien. C'est toujours le premier à suivre le mouvement. Faut que ça bouge, comme il dit. Il a la mémoire courte quand même ! Il s'est déjà fait de belles frayeurs ... Ô et puis merde ! Je ne veux pas rester là, tout seul, c'est trop flippant ! S'il arrive un malheur, ce sera de leur faute, pas de la mienne ... »

Par-dessus sa croupe, Crios voit Japet le rejoindre au grand galop.

« Ah ben enfin, te voilà ! T'en as mis du temps ! Toi et tes indécisions, ça devient vraiment pénible !! Tu sais bien qu'on ne doit pas quitter notre troupeau ! Et puis, à quinze chevaux, que veux tu qu'il nous arrive ? »

En arrivant près de Crios, Japet retrouve un semblant d'apaisement. Ils ont été élevés

ensemble ces deux-là. Leurs deux mères ont pouliné à quelques jours d'intervalle, saillies par le même étalon, gardien de cette race de chevaux de traits Auxois, qui a failli disparaître avec la révolution industrielle et la motorisation des transports. Ils se connaissent par cœur tous les deux, ont fait leurs premiers galops ensemble, s'entraînent quotidiennement dans la même paire d'attelage. Ils sont d'ailleurs promis à une belle carrière, et ont déjà remporté plusieurs podiums. Oui, Japet est rassuré d'être au côté de son frère et équipier, de rester au milieu de la troupe, comme il l'a été cette nuit. L'appréhension revient brièvement, malgré tout, lorsqu'il franchit la barrière couchée par les vents. Ça y est, il entre en terre inconnue. Ce côté-là de la colline, aucun d'eux ne le connaît. En même temps, suivre le mouvement, et rester au milieu de ses semblables, l'éloigne de ses craintes et de ses peurs.

Ils gravissent ensemble le sentier qui serpente tranquillement le long du coteau, franchissent les arbustes déracinés, les branches arrachées qui jonchent le sol. Ils restent groupés, ils font corps comme un seul étalon. On peut voir qu'ils ont l'habitude les uns des autres, ils se savent ensemble sans se chercher du regard, comme si un sixième sens les liait tous dans une même énergie, dans un même élan. Crios et Japet sont les plus jeunes du groupe avec leurs trois printemps, mais on ne le remarque pas. Les deux frères sont déjà grands, et leurs entraînements les ont musclés, les ont taillés pour la compétition.

Ils continuent de grimper, les uns derrière les autres, sur ce sentier ravagé par la tempête. Arrivés en haut de la colline, ils se retournent et regardent leur pré, en contrebas, qui leur paraît bien petit. Crios et Japet en profitent pour gagner quelques places pour ne pas rester en queue de peloton. Le groupe repart, redescend de l'autre côté de la colline. Les taillis sont plus épais et semblent avoir protégé le sentier, plus facilement praticable de ce côté-là. Ils s'enfoncent doucement sous les frondaisons pour déboucher sur une prairie parsemée de fleurs. Les Auxois prennent possession des lieux et commencent à brouter cette herbe verte, épicée des parfums de cette floraison. Une famille de blaireaux rejoint son terrier alors qu'un vieil hibou s'envole du haut d'un châtaigner.

L'aube s'est levée depuis longtemps maintenant, et le soleil apparaît par intermittence entre les gros nuages gris, qui deviennent de moins en moins menaçants au fil des heures. Alors que tous les étalons broutent tranquillement, Crios et Japet restent vigilants, aux aguets. Ils ont toujours été comme ça, observateurs attentifs de leur environnement. Les règles sont bien établies dans le troupeau. Le plus vieux des étalons, Titus, est le mâle dominant, et tous sont sous son autorité de manière tout à fait naturelle. Ces règles, Crios et Japet les connaissent bien, et si Crios les respecte scrupuleusement, pour Japet, c'est parfois plus compliqué. Dès que l'autorité est trop ferme, trop dure, il rue dans les brancards, maladroitement, comme affolé par quelque chose qu'il ne saisit pas, comme s'il considérait cette autorité comme malsaine, injuste ou mauvaise. En même temps, pour eux deux, aimer faire partie d'une communauté, dans laquelle ils peuvent s'épanouir, est comme une seconde nature. Ils sont sans doute les deux poulains les plus loyaux de ce troupeau.

Peut-être que leur vigilance de tous les instants, et cette loyauté chevillée au corps, leur viennent de loin. Si Crios vous racontait un jour ce dont il se souvient de son enfance, il vous dirait :

« Je n'ai vu notre père que pendant mes premiers mois et j'étais à la fois admiratif et craintif. Un bel étalon d'un mètre soixante-neuf au garrot, qui pesait près d'une tonne, ce qui est

rare chez nous, les Auxois. Il était impressionnant de force et de stature. Mais son caractère acariâtre, et son total manque d'instinct paternel, laissaient souvent sa violence de déverser sur Japet et moi.

Nos mères nous disaient bien que sa vie n'avait pas été facile, que ses crises de rage étaient plus fortes que lui, passaient au-delà de sa volonté. Pendant des années, il a été un forçat de la route, à tracter carrioles, charrettes et autres diligences, par tous les temps et sur de grandes distances. Les cochers n'étaient pas tendres à l'époque, et, trop souvent, leurs chambrières et leurs fouets claquaient fort sur les croupes ou les encolures. Si nous éprouvions de la tristesse, mon frère et moi, à écouter ces histoires, à imaginer la vie qu'avait vécu notre père, nous subissions sa violence et ses colères, sans comprendre pourquoi elles nous retombaient dessus. Nous ne savions jamais quand ça allait jaillir. Nous avons développé, au fil des mois et des années, comme un sixième sens, pour repérer chaque signe chez notre père, qui pouvait indiquer le début d'une de ses crises. Mais cela restait un mystère, malgré les efforts que nous faisions pour rester dans le rang. Plusieurs fois, nous nous sommes pris des coups de sabot, comme ça, sans raison ni explication. Nous galopions alors nous réfugier sous les flancs de nos mères, qui restaient de marbre.

C'est notre père qui nous a donné nos prénoms, à mon frère et moi. Japet et Crios, et sincèrement, je le remercie de m'avoir prénommé Crios. Parce que mon frère s'est longtemps fait appeler « Japet la lopette » par les autres poulains du haras ! et ça, je n'aurai pas aimé du tout. Ça le rendait d'ailleurs furieux, au point que parfois, je croyais reconnaître mon père et sa violence dans les yeux de Japet. C'est vrai qu'au fil des mois et des ans, il est devenu assez craintif. Il n'aime pas le changement, les nouveautés. Il est adorable, mais parfois, je ne le comprends pas tellement. Il peut rester indécis pendant des heures sur un choix somme toute assez simple. Il parvient même à m'exaspérer lorsqu'il me demande conseil et finit par n'en faire qu'à sa tête, comme s'il doutait de mon avis autant que du choix à prendre. C'est marrant comme des demi-frères peuvent être aussi différents. Lui est craintif, alors que moi, je n'ai peur de rien, toujours à me lancer des challenges, à chercher du nouveau, à mettre de la bonne humeur dans le troupeau. Mais, nous sommes frères de sang, et rien ne pourra nous séparer. Nous sommes ensemble depuis notre naissance, avons subi les mêmes violences de notre père, avons fait nos premiers galops côte à côte et, sans lui, j'ai l'impression que je serai complètement perdu. »

En début d'après-midi, les chevaux sont toujours dans cette clairière à profiter de l'abondance d'herbe fraîche et grasse. Elle est certainement plus abritée que leur pré, car rien, ici, ne peut laisser imaginer qu'une grosse tempête a fait rage cette nuit. Les vents sont encore forts mais ont fini par laver le ciel de la menace des nuages, laissant maintenant le soleil réchauffer l'atmosphère. Japet a oublié ses peurs, profite, comme les autres, des providences du lieu, tout en restant malgré lui aux aguets. Crios s'approche et l'interpelle doucement :

– Alors, tu vois qu'on est bien là, c'était pas la peine de stresser !

– Tu sais que je préfère rester dans mes habitudes. Notre pré, on ne le quitte jamais. D'ailleurs, le vieux Roger ne nous laisse jamais en sortir, sauf pour nos entraînements. Alors non, je n'aime pas ça ! Je n'ose même pas imaginer la tête de Roger lorsqu'il va

s'apercevoir qu'on y est plus.

– Le vieux Roger on s'en fout ! C'est pas un palefrenier qui va nous faire peur et nous dire ce qu'on doit faire ! Alors relaxe Japet.

À peine Crios a-t-il fini sa phrase que ses oreilles se dressent. Des sifflets se font entendre, presque inaudibles tellement ils viennent de loin. Il les reconnaît pourtant immédiatement ...

– Tu entends Japet ? Le vieux Roger s'est lancé à notre recherche, je reconnais son appel.

– Je te l'avais dit qu'il fallait pas quitter le pré ! Mais pourquoi tu m'as entraîné dans cette histoire ?

Le stress commence à remonter le long des jambes de Japet. Il a l'impression d'être pris en faute. Et faire une faute, pour lui, c'est pas pareil que faire une erreur ! La faute est forcément teintée d'un parfum de déviance morale, et ça, ni Japet ni Crios ne sont prêts à l'affronter.

– Ô, je t'ai entraîné nulle part Japet, nous n'avons fait que suivre tout le monde, je te rappelle ... Si tu dois reprocher quelque chose à quelqu'un, vas donc t'adresser à Titus ! C'est lui qui s'est engagé sur ce sentier. Et puis, je ne t'ai pas fouetté pour que tu viennes avec nous. C'est quand même bien toi qui as fini par te décider tout seul.

– Ouais, c'est une peu facile tu crois pas ? J'ai rien demandé moi ! Je vous ai même rappelé que c'était interdit, mais personne ne m'a écouté ...

Les sifflets se rapprochent au même rythme que les pas des trois palefreniers du haras. Bientôt, Titus et les autres pourront les apercevoir au sommet de la colline. Mais pour l'instant, comme si de rien n'était, Titus se remet à brouter sereinement. Japet s'approche de lui, les jambes légèrement tremblantes :

– Tu n'entends pas les appels Titus ? Il faut y aller maintenant.

– Calme-toi Japet – lui répond Titus calmement – j'ai entendu. Roger va descendre par le sentier que nous avons emprunté et venir nous chercher. En attendant, profite donc de cette herbe grasse. Celle de notre pré est bien moins fournie et épicée.

Le ricanement de Crios, resté non loin de là, n'échappe pas à Titus.

– Et toi Crios, profite donc de ce pâturage aussi, au lieu de ricaner bêtement. Parce qu'en définitive, vous êtes pareils tous les deux, vous faites vraiment la paire ! C'est la peur qui guide votre langue et vos sabots, et tant que vous ne l'accepterez pas, vous ne pourrez pas être maître de votre vie.

– Comment ça ? dit Crios interloqué. Je n'ai peur de rien moi ! En tout cas, je ne suis pas craintif comme Japet.

– Ce n'est pas parce que ta peur se voit moins, ou que tu ne la ressens pas, qu'elle n'est pas là, lui répondit Titus. Je suis bien placé pour le savoir, il m'a fallu accepter mes propres peurs moi aussi !

Crios reste sans voix en entendant cette révélation. Titus, avoir peur ? Inimaginable tellement il paraît être un roc, un repère pour tous les étalons du troupeau. C'est trop incroyable pour que Crios en reste là. Il finit par laisser son étonnement s'exprimer.

- Comment ça Titus ! Toi, avoir peur ? Je n'y crois pas une seule seconde. C'est impossible !
- Plus tard Crios, plus tard. Laisse-moi profiter de cette prairie. Lorsque nous serons de retour dans notre pré, je vous raconterai. Le ton de Titus, quoique serein, ne laissa, cette fois, aucun espace pour la poursuite de la discussion.

Comme Titus l'avait prédit, les palefreniers arrivèrent dans la prairie, en firent le tour tranquillement, comme s'ils la découvraient eux même, puis poussèrent doucement les chevaux vers le sentier de retour. Titus en tête, les 15 Auxois se remirent en marche en suivant leur meneur. Japet et Crios se placèrent, comme souvent, au milieu de la file, chacun dans ses pensées, et autant excité l'un que l'autre à l'idée d'entendre l'histoire de Titus.

Roger est heureux d'avoir retrouvé ses protégés. Il pensait bien que rien de grave ne leur était arrivé, mais avant de les voir dans cette prairie, il était tout de même un peu inquiet. Maintenant, il les laisse avancer à leur rythme, rassuré de les ramener au complet, et d'observer qu'aucun d'eux n'a été blessé par la tempête de la nuit passée, ni par leur ballade matinale. Arrivé dans le pré, Roger répare la clôture, fait le tour de l'enclos pour vérifier une dernière fois que tout est en ordre, puis repart à ses occupations quotidiennes. Pas d'entraînement aujourd'hui, on verra plus tard. Crios et Japet s'approchent de Titus, espérant qu'enfin, ils vont entendre son histoire.

« Venez donc par là vous deux, leur dit Titus. Je vous sens impatients et avides de réponses. Et oui, j'ai peur moi aussi. Ça ne se voit pas, sans doute, mais j'ai appris à accueillir mes peurs. J'ai bien connu votre père, et le mien avait beaucoup de points communs avec lui. Lorsque j'étais un jeune poulain, j'étais rebelle. Je ne voulais rien entendre des demandes de ma mère, et encore moins des invectives stupides de mon père. De toute façon, que j'y réponde bien ou mal, ou que je n'y réponde pas, c'était pareil. J'avais vraiment un gros problème avec l'autorité. Alors je faisais comme bon me semblait, en fonction de mes besoins, de mes envies. Je suis même partie plusieurs jours du pré, seul, après une engueulade avec mon père, qui me sermonnait une fois de plus. J'ai sauté les barrières et suis parti droit devant. Besoin de changer d'air. J'avais même pas trois ans, votre âge quoi. J'ai marché, galopé dans des champs immenses, me suis reposés dans des bosquets abrités. J'avais un sentiment de liberté énorme, c'était fabuleux. Ô oui, j'ai aimé cette aventure, les deux autres poulains qui m'ont rejoint les deux derniers jours, me suivaient, et j'étais loin de cette autorité que je supportais de moins en moins. Je les ai emmenés visiter toute la région. Ô, bien sûr, les palefreniers ont fini par nous retrouver et nous ont ramenés au haras. J'ai repris les entraînements d'attelage à quatre chevaux, mais ça n'allait pas mieux. C'était même pire. J'ai jamais réussi à partager l'attelage, à être synchro, à faire les efforts aux mêmes moments que les autres. Ils m'ont mis ensuite dans un attelage par paire, comme celui que vous formez tous les deux. C'était un peu mieux mais pas encore ça. Toujours mon problème avec l'autorité. Alors, un palefrenier a eu l'idée de m'atteler seul, et de me faire travailler tranquillement, à mon rythme. Vous le connaissez, c'est le vieux Roger. Il était plus jeune, à l'époque, et a su trouver la manière, semble-t-il. Et là, j'ai appris à conduire, à tracter, à manœuvrer, j'ai pu montrer ma force, mon courage, mon savoir faire. J'ai rapidement gagné mes galons en montant sur les plus hautes marches des podiums. Ça m'a permis de trouver ma place dans le troupeau. Je courrais les mêmes

compétitions que les autres, mais seul dans mon attelage. Au fil du temps, j'ai compris que j'avais besoin de me sentir appartenir à ce troupeau. Que ressentir l'autorité comme une mauvaise chose, m'évitait de ressentir ma peur de l'autorité. Mon moyen de défense a été de me rebeller contre elle, et de construire la mienne propre, rejetant les problèmes sur les autres. J'ai mis longtemps à m'apercevoir que mes règles n'étaient pas meilleures que celles du groupe. À force d'être contestataire, critique, voire cynique, de toujours avoir quelque chose à dire contre, j'ai fini par comprendre qu'en fait, je ne savais pas grand-chose, je n'étais jamais tout à fait sûr de ce que j'avançais. Je me suis alors apaisé. Toujours aussi fier de montrer ma force, j'ai commencé réellement à intégrer le groupe, à y prendre ma place. Reconnaître ma peur m'a permis de le faire, avec appréhension certes, mais de le faire.

Vous voyez comment la peur pouvait modeler ma vie, sans même que je ne la ressente ? Ma peur me faisait rejeter l'autorité, la fuir, rejeter les problèmes sur les autres.

Toi Japet, la peur te fait rechercher constamment des appuis, des alliances, dans lesquelles tu te sens en sécurité. Qu'aurais-tu fait sans Crios ce matin ? Serais-tu resté dans le pré ? ou serais-tu venu avec nous ? Cependant, es-tu certain d'être vraiment en sécurité avec Crios ? Je crois que ta sécurité, tu la trouveras en toi. Pour cela, il faut que tu expérimentes ta propre force en sortant de tes zones de confort. Commence par quelque chose de facile, la politique des petits pas, c'est tout à fait indiqué.

Et toi Crios, qui n'a peur de rien, comme tu aimes à le dire. Pourrais-tu partir, seul, visiter la région, sans que personne ne te le demande, ne te suive ni ne te guide ? Je te vois vivre depuis que tu es petit. Tu as toujours évolué dans le troupeau, toujours obéi aux règles sans sourciller, avec devoir et dévotion, t'inventant tout un tas d'explications sur le bien fondé de ce que l'on te demande de faire. Même si tu mets de la bonne humeur entre nous, connais-tu le plaisir de faire par toi même, sans l'avis de quiconque, ni demande d'aucune sorte ? Qu'est-ce qui t'en empêche si ce n'est la peur ?

C'est peut être là, le vrai courage mes petits. Faire quelque chose dont tu as peur. Sans peur, point de courage ! Courage de sortir de ta zone de confort Japet ; et courage de prendre du plaisir hors des règles pour toi Crios. Allez donc méditer là-dessus ... »

Titus tourna les sabots et s'éloigna doucement, un léger sourire à la bouche. Crios et Japet se regardèrent, l'air interloqué.

« Je me demande s'il ne commence pas à perdre la tête notre vieux Titus » dit Crios en le regardant partir.

« Ouais, et ce n'est pas rassurant du tout » répondit Japet

L'ouïe fine de Titus lui permit d'entendre ces derniers commentaires. Il savait bien qu'en leur raconter son histoire, en leur disant ce qu'il percevait chez eux, il allait les laisser sceptiques. Loin d'en être offusqué, il s'abandonne à l'émotion de se voir lui-même en eux lorsqu'il avait leur âge. Il mesure le chemin parcouru, cette loyauté qu'il a su apprivoiser, ce doux sentiment d'appartenance qu'il ne fuit plus. Dans cet élan de cœur, sans se retourner, il leur dit : « La peur vous laisse dans la réaction. Apprivoisez-la, et elle vous aidera à être dans la création. Juste un 'C' à déplacer, mais le travail de toute une vie »

Deuxième partie

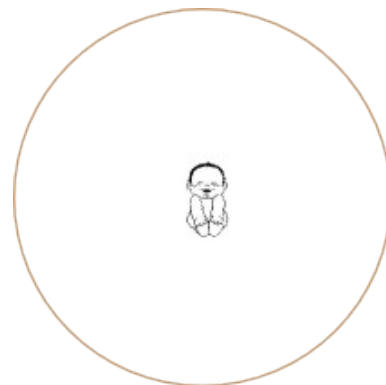
« C'est seulement quand on a le courage de faire face aux choses exactement comme elles sont, sans aveuglement ni illusion, qu'une lumière peut s'y développer pour nous montrer la voie du succès »

Debbie Ford.

Présentation de l'enneagramme

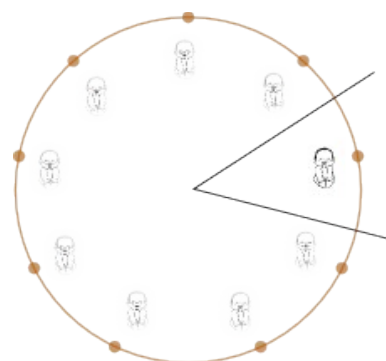
Répondons à une simple question pour présenter l'enneagramme : « Comment la personnalité de chacun d'entre nous s'est-elle construite, forgée, au fil de nos premières années ? »

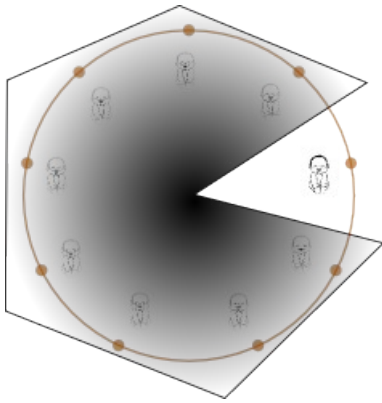
À la naissance, le bébé vit uniquement ses ressentis corporels et ses émotions. Il n'a pas encore la capacité de penser, de concevoir ce qu'il perçoit. Il n'y a aucune différenciation entre ce qu'il est, ce qu'il ressent, et ce qui l'entoure. Certains disent qu'à plonger notre regard dans celui d'un nourrisson, nous pouvons y voir l'univers tout entier. Le nourrisson porte tous les potentiels en lui. L'enneagramme représente l'ensemble de ces potentiels par un cercle, chacun de ses points étant un caractère particulier.



En grandissant le bébé apprend à se différencier. Il rencontre maman, qui ne fait donc plus partie de lui et devient un objet extérieur. Puis, il voit bien que maman n'a pas toujours le même visage, et apprend donc qu'il y a aussi papa, puis les autres. Petit à petit, il commence à réagir à l'environnement, à explorer des comportements différents, en fonction de ses perceptions, de ses besoins, au fil de ses frustrations. Il explore alors le champ des comportements possibles, tout autour du cercle ...

Donc, les stratégies qu'il développe sont variées, autant qu'il existe de stratégies possibles dans la nature humaine. Puis, certaines lui paraissent plus adaptées à son environnement, à ses ressentis, émotions et frustrations. Il choisit donc, de plus en plus, un type particulier de stratégies qui lui semble le mieux adapté pour le protéger et évoluer.

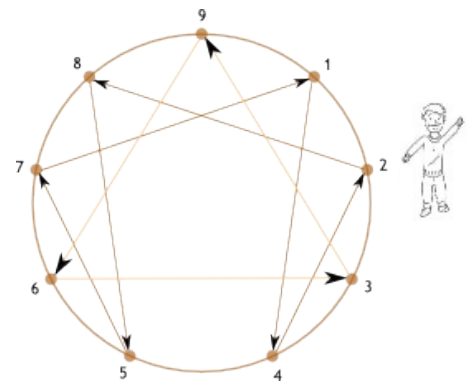




Enfin, à partir de ce type de stratégies inconsciemment choisi, ses croyances se forgent et se renforcent, ses valeurs se développent, et il finit par ne plus percevoir le monde extérieur qu'au travers de ces dernières, qu'à partir du point de vue offert par la position qu'il a choisie sur le cercle. Il adopte donc son énéatype par lequel toute sa vie sera influencée.

Dans notre énéatype donc, nous avons adopté définitivement un modèle du monde particulier, correspondant à un type de personnalités, de comportements, de croyances ...

L'ennéagramme nous propose un regroupement de ces différentes personnalités en 9 énéatypes positionnés sur ce cercle des possibles. Il décrit ces types de personnalités de manière statique, et propose aussi des dynamiques d'évolutions pour chacun d'entre eux, ainsi que des dynamiques relationnelles entre énéatypes.



Chaque énéatype (ou caractère) est décrit par un ensemble de concepts qui le caractérise, concepts qui se développent au fil du temps comme nous venons de le détailler. En voici le schéma :



La passion est la première à faire son apparition, au moment où le nourrisson n'est encore que ressentis émotionnels et énergétiques. À ce moment-là, son système cognitif n'est pas développé. Le bébé n'a donc aucune capacité de réflexion, d'élaboration de pensées. La passion n'est qu'émotion, corporalité, énergie.

Au contact de cette passion, le système cognitif de l'enfant se développe (jusqu'à 6 – 7 ans) en créant des distorsions cognitives. Ces distorsions visent à protéger l'enfant en amortissant les coups que génère son environnement sur sa passion. En même temps, elles empêchent de plus en plus l'enfant de voir le monde tel qu'il est réellement. Ces distorsions de perceptions sont, pour l'ennéagramme, la fixation.

Ce système, passion / fixation, est le cœur du caractère. Il est renforcé et stabilisé, au fil des ans, par une compulsion d'évitement et un mécanisme de défense, qui viennent tout deux le maintenir et le consolider. Nous avons tous une compulsion d'évitement, quelque chose que l'on fuit inconsciemment, la souffrance ou l'échec, ou peut-être ressentir la colère. Et nous avons tous, également, un mécanisme de défense, tout aussi inconscient, comme la répression de nos propres besoins, par exemple, ou la rationalisation.

Chaque énéatype possède également un talent, qui participe à l'intégration de sa personnalité (à son évolution), s'il puise sa dynamique directement dans la passion. Sinon, ce talent vient renforcer le système distordu, et participe à renforcer l'Ego. Ce talent, lorsqu'il est développé, nous permet d'accéder à notre fierté, qui alimente alors le cercle vertueux de notre évolution.

Enfin, chaque énéatype est en lien étroit avec une vertu. Cette dernière relève plus du niveau spirituel, parapsychologique, que de l'étude du caractère lui-même. Elle est une évocation de la voie d'évolution spirituelle possible, de la mission de vie, pour chacun d'entre nous. Il ne s'agit pas, cependant, d'une étoile inaccessible, mais bien d'une vertu que chacun peut vivre, et développer, pour sa propre croissance, son propre bonheur, et donc, pour la croissance et le bonheur de tous les êtres.

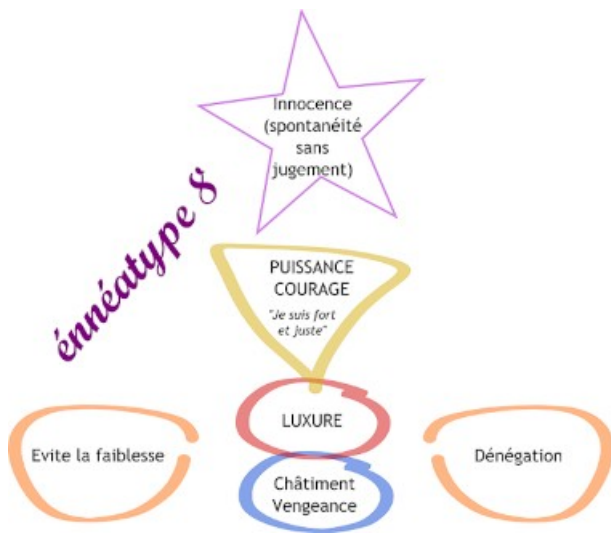


Amie(i) lectrice(eur), si tu ne connais pas les différents énéatypes, les pages qui suivent, inspirées du livre « Ennéagramme, caractère et névrose », de Claudio Naranjo, en présentent une brève description, un peu caricaturale. Elles n'ont pas l'objet d'en être un référentiel exhaustif, mais d'en donner les éléments principaux et essentiels, afin de t'apporter un éclairage sur le caractère de chaque personnage de ces contes.

Si tu souhaites aller plus loin dans la découverte de cet outil de connaissance de Soi, la littérature spécialisée, ainsi qu'internet, sont riches d'ouvrages et de références plus détaillées, que tu pourras consulter, pour en apprendre plus. Ce livre, en effet, ne se veut aucunement être une bible de l'ennéagramme.

Et comme rien ne remplacera l'expérimentation, tu trouveras également des formations, et notamment celle de Gestalt+ et de l'ILFG, directement inspirée de la tradition orale et de l'enseignement dispensé par Claudio Naranjo.

Le grand nord



L'ennéatype 8 se focalise sur la domination, la force, ainsi que sur les plaisirs instinctifs des sens et cela avec excès. Pour lui, le monde qui l'entoure est dangereux et seuls les forts pourront y faire leur place.

Il est souvent colérique et l'exprime parfois avec violence. Il est intraitable avec les faibles, qui ne font pas partie de son clan, il les méprise. Il protège par contre ses proches, et surtout ceux qui font preuve d'une volonté d'évolution.

Il décide lui-même ce qui est bien et mal, juge constamment ce qui se passe autour de lui, et

applique sa propre justice sans état d'âme.

La luxure, l'excès : il est boulimique de toutes choses, avec une recherche d'intensité constante. Il est aussi complètement centré sur ces besoins, et y répond sans se préoccuper de son entourage.

Le châtiment, la vengeance : il n'a de cesse de tenter de corriger le passé, en rendant coup pour coup dans le présent, les douleurs reçues hier. Il n'oublie rien, surtout pas le mal qu'on a pu lui faire.

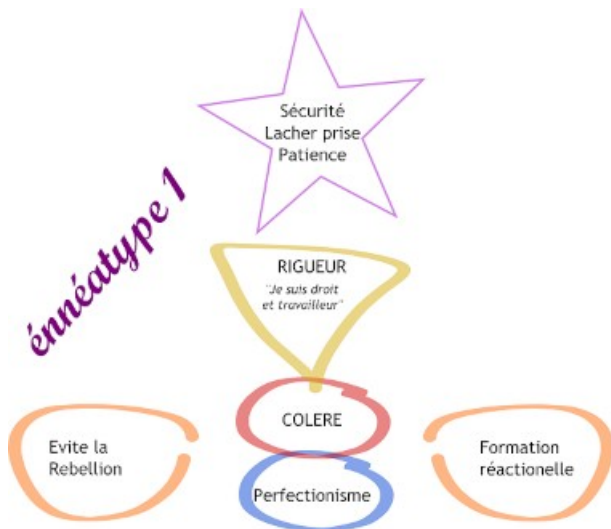
La dénégation : il est dans le déni du danger face à lui, de ses propres limites, de ses besoins émotionnels... et plus généralement de tout ce qui peut le rendre faible à ses propres yeux.

Évite la faiblesse : comme il considère que le monde est un combat, et que seuls les forts peuvent s'en sortir, il fuit toutes formes de faiblesses.

La puissance et le courage : au service des autres (et non plus de sa propre vision et de sa propre justice). Il peut acquérir la fierté d'être « fort et juste ».

L'innocence : il s'agit pour lui d'arrêter de juger tout autour de lui, de devenir un observateur non jugeant de l'ici et maintenant, et d'accéder ainsi à sa spontanéité.

Cynodrome



L'ennéatype 1 est dans l'action. Il peut aller jusqu'à l'hyper-activité et est donc difficilement capable de se poser et de se reposer. Il fait passer le devoir avant le plaisir. Souvent, c'est un enfant conditionné par son éducation, avec des parents qui lui ont dit « on t'aimera quand tu seras parfait ... ».

Il recherche donc le travail propre, et possède un code moral et des idéaux élevés, qu'il n'atteint presque jamais. Lorsqu'il y parvient, il ne peut capitaliser cette réussite, car il la remet systématiquement en cause : « si j'ai réussi,

c'est que j'aurai pu faire mieux ». Cette quête de perfection peut le faire paraître hautain, froid, se perdant dans des comportements obsessionnels.

La colère : constamment ressentie, parfois sous forme d'irritation latente. Sa colère est toujours dirigée à la fois contre les autres et contre lui-même (la colère ne fait pas parti de son modèle de perfection, car il a désavoué cette émotion).

Le perfectionnisme : il se crée un monde étriqué pour garder l'illusion de la perfection. Il ritualise beaucoup sa vie, ce qui le rassure (les mêmes choses toujours au même endroit, ...).

Évite la rébellion : qui est absolument incompatible avec son monde, car son caractère s'est forgé en répondant aux injonctions parentales.

Formation réactionnelle : il exprime des sentiments, ou a des comportements, qui sont à l'opposé de ce qu'il vit de l'intérieur : « J'évite d'être insatisfait, d'être en colère contre moi, donc je fais les choses bien ... et suis aimé pour cela ! ».

La rigueur : il peut parvenir à intégrer que la rigueur n'est pas synonyme de rigidité, et acquérir donc une souplesse relationnelle envers lui-même et les autres. Dans ce cas, il sera fier d'être « droit et travailleur ». Il utilisera sa colère dans l'affirmation de Soi.

La patience, la sécurité et le lâcher prise : c'est la voie de l'acceptation qui lui sera utile de prendre. Se penser (panser) parfait dans ses imperfections, et développer de la bienveillance vis-à-vis de lui-même : « Je fais de mon mieux, l'Univers me veut du bien, le reste ne m'appartient pas ... »

Un terrier confortable



L'ennéatype 9 est conformiste, grégaire. Il cherche constamment la paix, l'harmonie et la cohésion de son groupe, autant dans son monde professionnel que personnel. Pratique et très concret, il est joyeux, avec une grande facilité pour s'adapter à l'autre. Il aime l'union et la confluence, au point d'oublier ses propres besoins et points de vue.

Il est facile à vivre, toujours en accord avec les autres, il ne partagera que très peu ses avis, considérant que ceux-ci peuvent être sources de conflits. Dans cette quête vers l'harmonie, il peut

s'anesthésier dans des addictions diverses, afin de ne pas ressentir ses propres besoins et émotions.

La paresse : il s'agit d'une paresse psycho-spirituelle : l'acédie. Tout son être est tourné vers l'extérieur et jamais vers l'intérieur. Or, une démarche de connaissance de soi, ou une démarche spirituelle, requière ce regard vers l'intérieur.

L'oubli de soi : pour lui, moins il y a de conflits, mieux c'est. Il vaut mieux ne pas trop penser (notamment à soi) pour ne pas trop souffrir.

Évite le conflit : il est très conservateur. Il peut être grégaire, se fondre dans le groupe pour en protéger l'harmonie et faire le liant.

L'insensibilisation : il peut donc aller jusqu'à la narcotisation (alcool, drogue, trouble du comportement alimentaire ...) pour échapper aux conflits (oublier et/ou ne pas voir).

L'acceptation et le soutien : il peut accéder à l'acceptation de ce qui est, acquérir la fierté d'être « calme, serein et facile à vivre ». On ne s'ennuie jamais avec une personne de l'ennéatype 9, on parle, on échange, on discute, on partage ...

L'action et l'activité : notamment psycho-spirituelle. Il découvre alors qu'un monde intérieur est essentiel. Il découvre également qu'il peut donner son avis, son point de vue, sans déclencher systématiquement un conflit.

En haut du vieux châtaignier



L'énnéatype 5 est solitaire et se replie dans une observation de ce qui l'entoure, pour maîtriser un domaine de connaissance (et en devenir un référent). Il n'entretient que peu de relations dans cette solitude, mais n'en souffre aucunement. Il ne s'ennuie jamais, car il a toujours quelque chose à apprendre, à comprendre, à rechercher, à déduire.

Il surinvestit la sphère mentale au détriment des sphères l'émotionnelle et corporelle. Son loisir est l'apprentissage, et il passe tout son temps à apprendre, découvrir, déduire. En se coupant

des autres, il se coupe de lui-même.

L'avarice : il aime connaître le monde, mais sans y participer (livres, internet ...). Cette avarice porte sur ses émotions, ses avis, son temps, son savoir qu'il ne partage pas.

Le détachement : détachement des autres et du monde, mieux vaut vivre seul en toute autonomie. Détachement de ses besoins, de ses envies, c'est la fourmi de la fable de La Fontaine, qui économise ses ressources au cas où ...

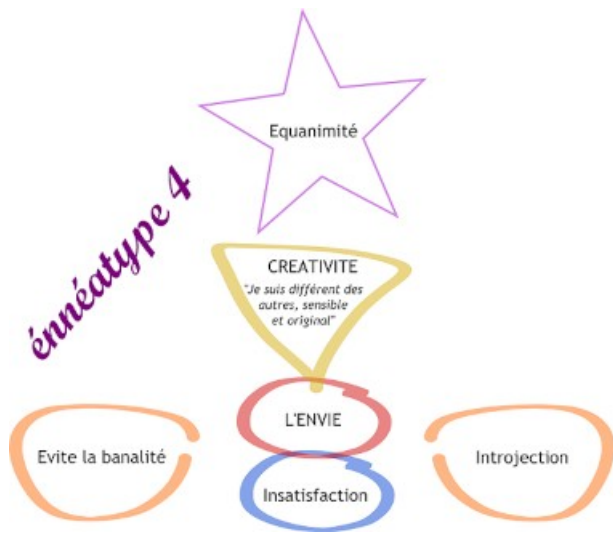
Évite le vide intérieur : c'est pour cela qu'il se remplit de connaissances : pour combler son vide affectif (ou pour éviter l'envahissement affectif).

L'isolation : qu'il utilise afin d'éviter les émotions que génèrent les relations aux autres. Mais en s'isolant des autres, il s'isole de lui-même.

La connaissance et la précision : en sortant de son isolement, il apprend l'art du partage, qui n'est plus vécu alors comme une perte ou un envahissement, mais comme une richesse. Il peut ainsi se dire avec fierté « je sais et je comprends ».

La générosité et le désintéressement : pour lui, accéder à ces vertus lui permet de rencontrer l'autre, au détriment de ses livres, et de remplacer les petites portes de sa tour d'isolement, par de grandes baies vitrées. Il accède à la connaissance du monde qui l'entoure, au travers du vivre dans le monde, et non plus par l'observation extérieure.

Un jardin intérieur



L'ennéatype 4 est d'une très grande sensibilité, et est totalement réceptif à la réalité émotionnelle de son environnement. Il privilégie cette sphère émotionnelle et il devient ses émotions. Il est masochiste et sait vivre avec la souffrance (qu'il sait rendre noble : « si j'en bave, c'est bien, j'existe »). Plus les émotions et les ressentis sont vécus avec intensité, plus il se sent vivant.

Il passe par des pics émotionnels parfois très hauts, parfois très bas, et se sent souvent « inadéquate », en même temps que de revendiquer son originalité. Son monde émotionnel très riche est difficilement compréhensible par son entourage.

L'envie : c'est l'envie d'absorber l'autre, et ce qu'a l'autre, afin de combler ses propres frustrations. Il est dans la dépendance de l'amour de l'autre : il dit « aime-moi ... je souffre tellement que je le mérite ».

L'insatisfaction : elle provient du fait qu'il perçoit le monde en mettant l'accent sur ce qui manque (Il voit systématiquement le verre à moitié vide), ce qui lui procure de la souffrance, donc des émotions intenses, donc le sentiment d'exister.

Évite la banalité : comme son monde émotionnel est obscur pour l'entourage, il se sent profondément incompris, et construit son identité sur l'unicité de son monde intérieur.

L'introjection : il incorpore dans son Moi tout le mauvais du monde, de manière brute et sans filtre, ce qui alimente sa souffrance.

La créativité et le sens artistique : en accédant à ces talents, il peut développer son art en y mettant son monde intérieur. Il sublime sa souffrance par la créativité, et peut en tirer la fierté d'être « différent des autres, sensible et original ».

L'équanimité : en éprouvant tant de souffrances pour exister, il peut parvenir à considérer qu'il est le seul à souffrir autant. Exprimer ses contentements, autant que ses frustrations, l'amène à expérimenter « qu'il n'y a pas plus souffrant ou moins souffrant... », que « ce n'est pas plus souffrant à l'intérieur qu'à l'extérieur... ».

De terre et d'eau



L'ennéatype 3 est un battant. Il brille par ses réussites et nous attire. Il est focalisé sur ses réussites, et va jusqu'à confondre qui il est avec ses résultats. Son identité est étroitement liée à la réussite ou à l'échec.

Il veut être le premier, le meilleur et que cela se sache, afin de recevoir la reconnaissance de l'autre. Il nourrit ainsi son sentiment d'être une personne de valeur et de mériter l'amour.

C'est une personne de challenge, de défis. Ses objectifs, professionnels ou personnels, deviennent presque vitaux. Il peut aller jusqu'au

mensonge pour conserver son statut de « meilleur ».

La vanité : il a une très bonne image de lui-même, et le fait d'être le meilleur est moins important que le fait que cela se sache. C'est l'entrepreneur qui vit son rêve américain.

Le leurre, la fausseté : pour paraître le meilleur, il peut aller jusqu'au mensonge. Or, son plus grand mensonge est que sa réussite, c'est lui (il s'identifie à ses réussites au détriment de son propre MOI). Sa vie est un grand théâtre où tout le monde fait semblant.

Évite l'échec : puisqu'il s'identifie à ses réussites, l'échec serait vécu comme une mésestime profonde de lui-même.

L'identification à son rôle, ou à ses réussites, lui permet de se sentir aimé, inséré. Ses parents ont mis en place des projets pour lui. S'identifier aux projets c'est s'assurer l'amour de ses parents.

La réussite : oui, mais cette fois-ci, pour lui-même et non plus pour répondre à des injonctions extérieures. Il éprouvera alors la fierté d'être « efficace et de réussir ce qu'il entreprend ».

L'authenticité et la vérité : être lui-même, pour lui-même, et expérimenter la qualité des expériences de la vie ordinaire. Laisser tomber l'importance des grands challenges, et accéder à son monde émotionnel et spirituel par et dans les gestes du quotidien.

Chemin sauvage



L'énéatype 2 vit dans la dualité, la générosité égocentrique. Il est rebelle à toute forme de rigidité (impression d'être privée de sa liberté).

Il cherche l'inter-dépendance. Pour qu'il se sente complet, il a besoin d'un autre, et pour cela, il devance et se préoccupe de répondre aux besoins de l'autre, au détriment des siens.

Il s'octroie donc une image valorisante de lui-même, en se chargeant des besoins de l'autre, pensant que « c'est grâce à moi si l'autre ... », ou encore « heureusement pour lui que je suis là ... ». Ainsi il prive l'autre de sa responsabilité et

de son autonomie. Il est « en apparence » altruiste et généreux.

L'orgueil : il va chercher dans l'autre sa propre identité, et projette sur l'autre son propre besoin. Cet orgueil est celui de croire que sans lui, l'autre ne serait pas qui il est.

Le faux amour : il se dupe lui-même sur l'amour qu'il porte à l'autre. Tout est permis par amour, et l'autre doit l'aimer autant qu'il l'aime. C'est la générosité égocentrique : ce que je donne, je dois le recevoir.

Évite la reconnaissance de ses besoins : en se perdant dans les besoins de l'autre, il n'en perçoit pas les différents niveaux (un besoin vital équivaut à un besoin superficiel). En ignorant ses propres besoins, il ne peut accéder à ces nuances.

Répression : c'est celle de la reconnaissance de ses besoins. Le mécanisme de défense vient donc renforcer sa compulsion d'évitement. Il se sent aimé en fonction de ce qu'il donne à l'autre. Tellement disponible aux besoins de l'autre qu'il en ignore les siens.

La compassion, l'amour vrai : en prenant en charge ses propres besoins, il peut non seulement en apprendre les différents niveaux, mais aussi prendre conscience de la nature de l'amour désintéressé. Il pourra alors vivre la fierté « d'aimer et d'aider l'autre ».

L'humilité : accéder à l'humilité des sentiments, des relations. Quel est l'amour juste ? Celui sans ajout émotionnel (sans surinvestissement ni sur-jeu) et sans attente.

Vols stationnaires



L'ennéatype 7 est une personne orale, qui aime rire, vivre, chanter ...

Il est optimiste et imperturbable. Il a une idée et des arguments sur tout les sujets. Il est dans la recherche du plaisir et organise un monde enchanté, quitte à l'inventer.

Dans sa quête épicurienne, il se gorge de projets, d'expériences, ou de rencontres nouvelles (qu'il abandonne dès que cela devient ennuyeux).

Il est souriant et jovial, mais on ne peut pas compter sur lui. Il peut à tout moment abandonner le groupe, s'il s'ennuie, en trouvant une excuse rationnelle et logique. Il possède une force et une qualité de travail importante, mais sans endurance.

La gourmandise : il tente de persuader les autres (et lui-même) qu'il est heureux. Bout en train, il met tout en place pour être son bonheur : hédoniste, gourmand de tout.

Indulgence, optimiste : l'indulgence (souvent tournée vers lui-même) et l'optimisme lui permettent d'éviter que ses expériences ne descendent trop profondément dans son monde émotionnel (comme un coup de ballet passé systématiquement sur le négatif).

Évite la souffrance : ses parents ont souvent ignoré l'enfant et ses peurs, en lui disant que le monde est parfait et merveilleux. Il a fini par y croire vraiment.

La rationalisation : il ne développe que peu de contacts avec son monde émotionnel, potentiellement souffrant. Il préfère le centre mental et imaginaire. Il trouve donc des explications rationnelles à tout ce qui le dérange, évitant ainsi d'être touché, et alimentant son auto-indulgence.

La joie et l'optimisme : on peut vivre la joie et l'optimisme tout en acceptant la ou les souffrances (tout est impermanent). Il peut donc, alors, accéder à sa fierté : « je suis optimiste et heureux ... malgré tout ».

La tempérance : parvenir à se satisfaire des choses simples, et prendre le temps de savoir ce qui se passe à l'intérieur. Quitter le gourmand qu'il est, pour devenir un fin gourmet

...

La clé des champs



L'ennéatype 6 vit dans la peur et réagit au monde par peur, même si nous ne percevons pas qu'il la ressent. Il est loyal, honnête et droit. Parfois indécis, il a un problème avec l'autorité : soit il est toujours d'accord avec l'autorité, soit il est toujours contre l'autorité.

Une de ses peurs est celle de la trahison, et il échafaude une multitude de scénarii catastrophes, car prévoir le pire est une façon, pour lui, de se préparer à adopter la meilleure attitude possible (ne pas être déloyal avec l'autorité extérieure, ou sa propre autorité). Il

consacre beaucoup de temps à être parmi les autres, ce qui apaise ses peurs.

La peur : qui génère en lui l'indécision, le doute permanent le concernant lui, mais aussi les autres. Souvent guerrier et belliqueux, il peut être faible et peureux, évitant voire paranoïaque.

L'évitement et l'accusation : il se méfie des gens et se remet en question continuellement. Il évite les situations anxiogènes. Il se dit que l'autorité est indispensable, et accuse l'autre si lui-même se trompe.

Évite la déviance : (va jusqu'à accuser l'autre pour s'en préserver). Cette déviance est toujours en référence à l'autorité, qu'elle soit celle du groupe, ou celle qu'il s'est construite.

La projection : dans sa méfiance perpétuelle, il projette que l'autre peut avoir une mauvaise intention, que l'autorité peut être mauvaise. Il observe l'extérieur comme un garde méfiant du haut de sa vigie. Il peut aussi projeter sa propre déviance sur l'autre, pour s'en libérer.

La loyauté : en acceptant ses peurs, il peut vivre la loyauté, non plus par réaction anxieuse, mais pour répondre à cette valeur qui le caractérise. Il peut parvenir alors à sa fierté « je suis loyale et fais mon devoir ».

Le courage : sans peur, pas de courage ! c'est le courage de reconnaître ses peurs, sa sensibilité et sa tendresse.

Table des matières

Préambule.....	4
-----------------------	----------

Avertissement.....	5
---------------------------	----------

Première partie.....	6
-----------------------------	----------

Le grand nord.....	7
Cynodrome.....	12
Un terrier confortable.....	17
En haut du vieux châtaigner.....	23
Un jardin intérieur.....	29
De terre et d'eau.....	35
Chemin sauvage.....	41
Vols stationnaires.....	48
La clé des champs.....	55

Deuxième partie.....	62
-----------------------------	-----------

Présentation de l'énnéagramme.....	63
Le grand nord.....	66
Cynodrome.....	67
Un terrier confortable.....	68
En haut du vieux châtaignier.....	69
Un jardin intérieur.....	70
De terre et d'eau.....	71
Chemin sauvage.....	72
Vols stationnaires.....	73
La clé des champs.....	74

